JAB 1211 GENÈVE 26 / PP JOURNAL

9CHF

La CITÉ

AN 4 / N°7-8 / JUILLET-AOÛT 2015

ART & JOURNALISME

GENÈVE / PARIS

SEAFOOD
LA PLAGE SANS LA MER DE DÉCHETS

Et si c'était l'avenir? Alchimistes et vagabonds, ils transmuent les déchets en objets. Fabian Wyss et Jennifer Gadient intriguent tous ceux qu'ils rencontrent. Hippies vagabonds ou visionnaires au début d'une grande aventure? En octobre dernier, ils sont partis sur les routes d'Espagne et du Maroc, quittant Berne pour collecter les détritus échoués sur les plages, essentiellement du plastique jeté dans la mer. Le but: recycler et vendre leurs créations imprimées en 3D. Le projet *Seafood* était né.

Pages 4 et 5

© MÉLINDA TROCHU / AVRIL 2015

Le lobby des propriétaires à l'assaut du Palais fédéral

Trois votations défavorables et le réveil de la Lex Koller mobilisent les groupes de pressions des milieux immobiliers et les parlementaires qui sont souvent très proches de ces intérêts privés. À cet égard, l'UDC s'illustre particulièrement.

Page 6

Fiscalité kafkaïenne pour un patron français en Suisse

Sans crier gare, les impôts français ont réclamé 18 millions d'euros à une société genevoise qui ne réalise que 6 millions de chiffre d'affaires. Son patron, Antoine Leboyer, raconte ses quatre années de galère. Terrifiante folie fiscale.

Page 7

Les thèses de Todd démontées par Science-Po

Emmanuel Todd a dénoncé les manifestants du 11 janvier comme appartenant à une classe moyenne «égoïste, autiste et d'humeur répressive». Une analyse du Centre de recherches de Sciences-Po à Paris en donne l'image inverse.

Page 8

Dans les coulisses des ventes d'art aux enchères

Les ventes aux enchères enchaînent les records. Derrière les chiffres, il y a une pièce de théâtre très lucrative, savamment mise en scène, où chaque acte se termine lorsque retentit le coup de marteau. Mais que se passe-t-il lorsque le rideau est tombé?

Page 9

9 771664 374004

CASE POSTALE 1103, 1211 GENÈVE 26 ◊ RÉDACTION: INFO@LACITE.INFO ◊ ABONNEMENTS: ABOS@LACITE.INFO ◊ WWW.LACITE.INFO

SOMMAIRE

PREMIER CAHIER

PAGES 4 – 5
Et si c'était l'avenir? Alchimistes et vagabonds, ils transmuent les déchets en objets.
Par Mélinda Trochu

PAGE 6
Comment le lobby des propriétaires veut faire main basse sur la Coupole
Par Federico Franchini

PAGE 7
La PME suisse, le fisc français et la vendeuse en pâtisserie
Par Ian Hamel

PAGE 8
De quoi «Charlie» est-il le prénom? Les thèses de Todd démontées par Science-Po
Par Jean-Noël Cuénod à Paris

PAGE 9
Les maisons de vente aux enchères s'emparent du marché de l'art
Par Hayat Jmammou

PAGES 10 – 11
Au Canada, la fièvre du pétrole risque de rendre malade la nature
Par Antoine Dion-Ortega et Pierrick Blin

PAGE 12
Fitness
Par Noyau

Miniatures
Par Bernard Schlurick

DEUXIÈME CAHIER

PAGES 13 – 15
Je suis (presque) partout
Interview de l'écrivain islandais Eiríkur Örn Norddah
Par William Irigoyen

PAGES 16 – 17
«La science, comme la poésie, se trouve, on le sait, à un pas de la folie»
Par Christine Marcandier Mediapart

PAGES 18 – 19
À *La Cité*, un abonnement vaut une brique!
Pages autopromotionnelles

PAGES 20 – 21
En suivant les pas de George Sand, femme libre avant l'heure
Par Arnaud Galy / ZigZag Magazine

PAGES 22 – 23
Wagner a-t-il introduit un principe actif dans le poison nazi?
Par Maurice-Ruben Hayoun

PAGE 24
Animation et archives, un bon mélange pour raconter la réalité
Par Luisa Ballin

SCIENCE & CONSCIENCE

Radoter et écrire pour penser mieux

Un ami blogueur me fait part de sa décision d'arrêter après quatre cent notes, souvent brillantes. Il est las de se battre contre la stupidité du monde et de porter des diagnostics qui ne changent rien! Du coup, il m'interroge sur ce qui me pousse à écrire et pourrait lui donner envie de continuer.

Le langage humain est défini, en linguistique, par sa «double articulation» des signes et des sens (aucun rapport avec l'articulation anatomique des sons: les signes peuvent être des gestes ou des mots écrits). Dans le monde animal, nous sommes la seule espèce à le pratiquer régulièrement et nos tentatives d'en apprendre la maîtrise à d'autres grands singes ont toutes échoué à des stades très précoces, plutôt par incapacité cérébrale que par refus, même si cette dernière hypothèse n'est pas réfutée.

Linguistes et anthropologues se passionnent pour l'origine de cette différence radicale entre eux et nous. Sans qu'il soit possible, ou peut-être utile, de trancher, deux explications s'affrontent pour comprendre les avantages et le développement de notre particularisme. La première, évidente, est que le langage permet de communiquer, de transférer des informations entre individus, ce qui serait très utile en société. À cela on objecte que plein d'autres animaux ont, sans langage de type humain, des codes de communication très sophistiqués et se transmettent de nombreuses informations, souvent sans que nous arrivions à les intercepter. Certains sociobiologistes ou «psychologues évolutionnistes» ont même avancé que le langage serait désavantageux... parce qu'il vaudrait mieux garder les informations cruciales pour soi que les partager!

Laissons ces fanatiques de l'égoïsme et de la compétition à leurs obsessions néolibérales... Mais remarquons que certains, parmi eux, se rallient à la seconde hypothèse, selon laquelle la plus importante fonction du langage ne serait pas de communiquer mais d'organiser la pensée, selon un discours linéaire obéissant à des règles de syntaxe et produisant une cohérence impossible sans lui.

L'élaboration d'un discours, transmis ou pas, permet ainsi d'organiser ses représentations du monde et des projets selon une pensée rationnelle. Celle-ci correspond à la «pensée lente», à ce que Daniel Kahneman qualifie de «système 2», opposé à un «système 1» de pensée rapide, réflexe, efficace mais inconsciente et facilement conditionnable. À cela on peut objecter que des animaux à gros cerveaux sont capables, sans langage à double articulation connu, de manifester des stratégies individuelles ou collectives complexes, sûrement conscientes, même si nous sommes incapables de nous représenter comment. Et puis le langage est envahi, lui-même, par des pensées rapides sous la forme de conversations rituelles qui entretiennent les liens sociaux, qui confirment des hiérarchies ou bien bouchent agréablement les vides de l'interaction.

Kahneman remarque qu'à l'opposé des actions réflexes faciles, ritualisées par des stéréotypes conditionnés du système 1, la pensée rationnelle, logique, organisée du système 2 nécessite un effort auquel nous préférons habituellement l'automatisme confortable du système 1. Pour lui, le système 2 est paresseux et laisse, chaque fois qu'il peut, le système 1 résoudre les problèmes. Penser nécessite un grand contrôle du langage, auquel de nombreuses sociétés sont parvenues par la seule voie orale. Mais l'écrit, plus durable et vérifiable, impose encore plus d'effort et de rigueur dans l'organisation de la pensée. Le premier intérêt d'écrire est donc là, personnel, bien avant ses incroyables possibilités de diffusion et ses éventuelles aspirations à changer le monde ou les humains.

André Langaney

CHRONIQUES DE LA «NOUVELLE PRESSE»

Le journalisme, un service public? La leçon qui vient des États-Unis

C'est par un samedi pluvieux de juin 1997 qu'ils se sont réunis: rédacteurs en chef des plus grands quotidiens des États-Unis, personnalités marquantes de la radio et de la télévision étasuniennes et éminents professeurs de journalisme. Ils étaient une trentaine autour d'une table au *Harvard Faculty Club*, à Cambridge, près de Boston, mobilisés par un constat commun: «Au lieu de servir les intérêts du public, la majorité des journalistes, craignaient-ils, lui portaient tort.» Deux ans plus tard, en 1999, la plus sérieuse enquête effectuée aux États-Unis sur le journalisme leur donnait dramatiquement raison: il n'y avait plus que 21% des Étasuniens pour penser que les journalistes se souciaient du public, contre 41% en 1985 [1]. Quel puissant électrochoc!

Le groupe d'Harvard, désormais baptisé *Committee of Concerned Journalists*, s'est alors engagé dans l'étude critique la plus systématique et la plus complète jamais réalisée sur la profession de journaliste: 21 forums publics ont été organisés, mobilisant 3000 personnes, s'appuyant sur les témoignages et les analyses de plus de 300 journalistes. Le fruit de ce vaste travail est déposé dans un ouvrage publié en 2001 aux États-Unis, enfin disponible en France en poche sous le titre *Principes du journalisme* [2].

Cet essai constitue la plus remarquable des contributions pour restaurer le journalisme comme «service public». À l'heure où la Suisse se penche sur la redéfinition de cette notion, le livre de Bill Kovach et Tom Rosenstiel [2] offre un éclairage très utile. Mais il avance une thèse encore peu digeste pour la Confédération helvétique, où seules les radio et les télévisions sont adoubées de la mission de service public; or l'étude étasunienne place l'audiovisuel et la presse sur un pied de... neutralité. Le journalisme peut, lui, être qualifié de service public, non le média qui le véhicule.

Mais comment prétendre que le journalisme est un service public, si le public n'y joue plus aucun rôle? L'ouvrage de Kovach et Rosenstiel souligne ce paradoxe qui a fini par piéger tous les médias. Publics et privés. Aux États-Unis comme en Europe. Le fait est indiscutable: des années 1960 à ce jour, les rédactions se sont progressivement coupées du public. Non de leur public, mais «du» public.

Kovach et Rosenstiel proposaient, en 2001 déjà, des remèdes qui commencent tout juste à faire débat en Europe aujourd'hui: à savoir, pratiquer un journalisme désintéressé, sur le plan commercial et idéologique, orienté vers la recherche de solutions. Et faire entrer, dans une certaine mesure, le public au sein des rédactions, ne serait-ce qu'en rendant transparentes les méthodes de travail des journalistes, et la hiérarchie décisionnelle...

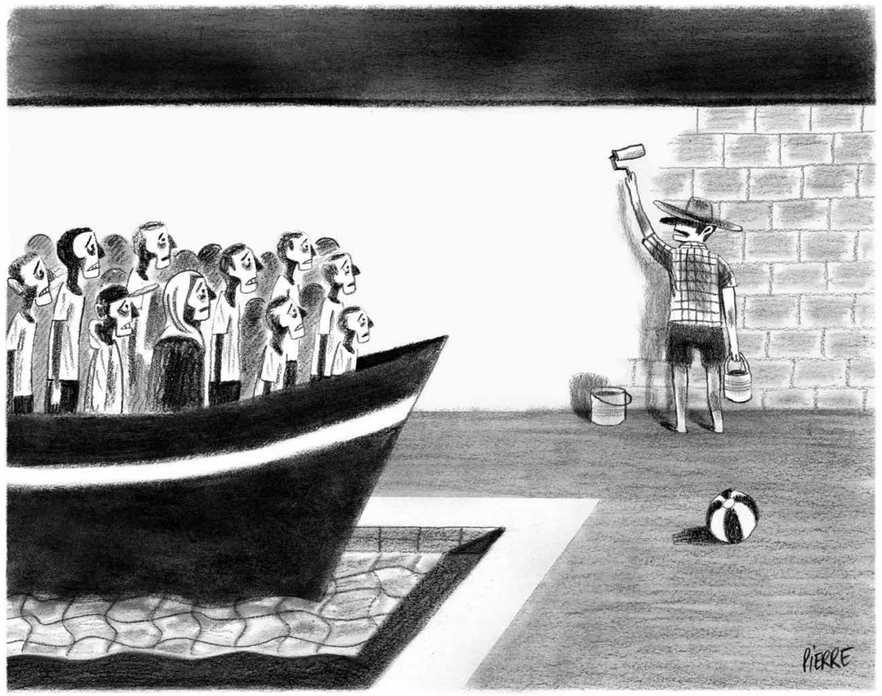
Mais l'ouvrage offre aussi un impressionnant catalogue des travers dans lesquels est tombée la profession. Des travers dénoncés par les journalistes eux-mêmes, ce qui ne manque pas de sel. Voici des extraits bien assaisonnés: «Plutôt que de défendre les techniques et les méthodes qu'utilise la profession pour traquer la vérité, les journalistes préfèrent laisser entendre qu'elles n'existent pas!» Ou: «Le journaliste qui sélectionne ses propres sources pour exprimer ce qui n'est en fait que son propre point de vue, et recourt ensuite à ce style volontairement neutre pour donner l'apparence de l'objectivité, se livre à une sorte de tromperie.» Mais encore: «Plus le journaliste se considère comme partie prenante des événements (...), moins il peut réellement se considérer comme un journaliste.»

À la sortie de l'ouvrage, en 2001 aux États-Unis, leurs auteurs mettaient en garde contre le danger de voir le journalisme «se perdre dans l'océan de la communication commerciale et idéologique». Quatorze ans plus tard, sauver le journalisme de cette noyade relève toujours de l'urgence vitale.

Fabio Lo Verso

1. *Striking the balance: Audience, Interests, Business Pressures ans Journalists' Values*, Pew Reaserch Center for People and the Press.

2. *Principes du journalisme. Ce que les journalistes doivent savoir, ce que le public doit exiger*, Gallimard Folio, édition de poche publiée en février 2015. Par Bill Kovach et Tom Rosenstiel. Le premier a été directeur du bureau de Washington pour le *New York Times*; il est actuellement président du *Committee of Concerned Journalists*. Le second a été le principal correspondant de *Newsweek* auprès du Congrès américain. Il est président du *Project for Excellence in Journalism*.



LA TENTATION DE DRESSER DES MURS EN EUROPE

ÉDITORIAL

TOUS ÉMIGRÉS, TOUS NOMADES!

À chaque génération, le même cirque politique se met en scène. Dans les années 1960, les ouvriers italiens étaient honnis. Comment faire pour arrêter cette déferlante transalpine qui submergeait la Suisse? Déjà, l'extrême droite d'origine zurichoise se faisait le porte-parole de la xénophobie politique en lançant l'initiative Schwarzenbach de triste mémoire; elle ne fut refusée en 1970 que par 54% des électeurs. Quarante-cinq ans plus tard, on peut mesurer le caractère grotesque de cette initiative, stigmatisant des Italiens, des Espagnols et des Portugais devenus plus Suisses que les vieux Helvètes. À cette époque, les schwarzenbachiens les jugeaient pourtant «inassimilables».

Actuellement, les immigrés sont d'origine plus diverses; certains viennent d'Europe mais d'autres ont fui des pays ravagés par la guerre en Afrique, en Syrie, en Irak, notamment. Alors, à l'instar du Saint-Gallois Philipp Müller, président du Parti libéral-radical, d'aucuns veulent séparer le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire les réfugiés politiques des réfugiés économiques. Là aussi, rien de nouveau sous le soleil helvétique.

Dans les années 1980 et 1990, la classe politique s'est évertuée à établir ce distinguo, avec un insuccès certain. En fait, la distinction entre politique et économie dans ce domaine relève surtout de l'illusion bureaucratique. La misère qui chasse une grande partie des candidats au refuge vers les côtes européennes est provoquée par des régimes corrompus qui associent impéritie économique et oppression politique.

Depuis l'apparition de l'humain, la planète a toujours été parcourue par de grands mouvements de population. Tous nomades! Tous immigrés! Même lorsque nos ancêtres n'avaient que leurs jambes pour seuls moyens de locomotion. Et sans remonter au temps préhistorique, la Suisse fut pendant longtemps un pays d'émigration, bien avant de devenir une terre d'accueil à générosité très variable.

Il est bon de se remettre en mémoire qu'entre 1880 et 1941, 301 359 Suisses ont quitté leur patrie pour rejoindre un pays d'outre-mer, soit 4861 par an selon un article publié en 1975 [1] par feu Gérald Arlettaz; cet historien valaisan précise bien que «ces estimations restent probablement inférieures à la réalité». De même, les obsédés genevois de la frontière française devraient apprendre qu'en 1900, l'Hexagone accueillait 87 000 Suisses [2] principalement des réfugiés «économiques» qui se sont souvent installés comme fromagers ou fermiers, les terres helvétiques étant trop exiguës. Et avant la Seconde Guerre mondiale, les frontaliers se déplaçaient en sens inverse par rapport à aujourd'hui. C'étaient les ouvriers suisses qui se rendaient en France voisine pour y trouver du travail, notamment dans les usines de décolletage au fil de l'Arve, alors que la crise économique frappait Genève de plein fouet.

Les descendants des Suisses, qui aujourd'hui vitupèrent l'immigration, seront peut-être heureux de trouver un emploi sous d'autres cieux, même lointains. En fait, toutes les barrières qui ont été élevées contre les mouvements de population se sont révélées inefficaces. Le flux se règle surtout de façon naturelle, lorsque, par exemple, l'emploi s'est tari ou que la pression démographique est devenue trop forte. Au lieu de se bercer d'illusions, il faut affronter cette réalité: les réfugiés politiques, économiques et, bientôt, climatiques afflueront dans les pays riches, à la population vieillissante. Tant mieux, ils donneront du sang nouveau à des populations qui en ont bien besoin.

Au lieu de se focaliser sur l'arrivée, il serait plus intelligent de se concentrer sur l'accueil. À cet égard, un pays comme la Suisse est en droit d'exiger des nouveaux arrivants qu'ils se conforment au modèle démocratique qui est le nôtre. C'est à cela qu'il faut veiller plus qu'en scrutant les frontières avec des jumelles mal réglées.

Jean-Noël Cuénod

1. «L'émigration suisse outre-mer de 1815 à 1920», publié par la revue *Études et Sources*, Archives fédérales.

2. Selon un dossier réalisé par l'historienne et géographe Anne Rothenbühler pour le Musée de l'Histoire de l'Immigration à Paris (Porte Dorée).

IMPRESSUM
www.lacite.info

Directeur de la publication
Fabio Lo Verso / Genève

Directrice ajointe
Claire Jeantet

Rédacteur en chef
Jean-Noël Cuénod / Paris

Rédaction
Luisa Ballin (correspondante à l'ONU)
William Irigoyen (journaliste senior),
Alberto Campi (photojournaliste),
Federico Franchini (journaliste),
Lucy Isler (journaliste junior),
Noyau (dessinateur), André Langaney,
Hayat Jmammou (rédactrice art),
Pierre Dubois (dessinateur),
Christine Zwingmann
(chroniqueuse art).

Collaboration
TagesWoche Bâle
www.tageswoche.ch

Mediapart Paris
www.mediapart.fr

Bureau Genève
Case postale 1103
1211 Genève 26

Bureau Paris
c/o Jean-Noël Cuénod
Rue Simonet 8
75019 Paris

Abonnements
Case postale 1103
1211 Genève 26

abos@lacite.info
+41 22 800 14 30

Impression
Pressor SA Delémont

Et si c'était l'avenir? Alchimistes et vagabonds, ils transmuent les déchets en objets

Fabian Wyss et Jennifer Gadient intriguent tous ceux qu'ils rencontrent. Hippies vagabonds ou visionnaires au début d'une grande aventure? En octobre dernier, ils sont partis sur les routes d'Espagne et du Maroc, quittant Berne pour collecter des détritus. Le but: recycler et vendre leurs créations imprimées en 3D. Le projet *Seafood** était né. PAR MÉLINDA TROCHU

À Taghazout, village marocain situé à vingt kilomètres d'Agadir, les habitants cohabitent avec des surfeurs du monde entier. Autour d'un jus frais commandé en allemand au patron germano-marocain d'un petit bar, Fabian et Jennifer reviennent sur leur parcours en ce jour d'avril. À 32 et 27 ans, tous d'eux sont originaires de petits villages suisses, Berschis près du lac de Walenstadt, à dix minutes du Liechtenstein, pour Jennifer, Jegenstorf, proche de Berne pour Fabian.

C'est sur le toit-terrasse de leur appartement à Berne, en avril-mai 2014, qu'une idée folle germe chez le couple. «Je travaillais au service développement d'une entreprise de signaux lumineux et j'utilisais des matériaux qu'on n'achète pas en magasin. J'avais un peu d'expérience avec l'impression 3D», raconte Fabian. «On avait envie de passer l'hiver au soleil et de partir sur la route. Au départ, on visait les îles Canaries puis on s'est décidés pour le Maroc, en passant par la France et l'Espagne», renchérit Jennifer qui elle aussi a quitté son travail (de designer) pour l'aventure.

CONTRE VENTS ET MARÉES. ET SEL!

Après l'achat d'un van, ils commencent à collecter du plastique en France puis en Espagne et reçoivent leur imprimante 3D d'un mécène hollandais dans un atelier de fabrication numérique à Grenade. Ils l'ont montée eux-mêmes et savent la réparer. «On a fait un film pour notre sponsor et on teste également la machine en contrepartie de ce don», explique Fabian. «On a beaucoup de chance qu'elle fonctionne toujours bien entre la mer, le soleil et le sel.»

Après deux mois en Espagne, le Maroc et ses 1835 kilomètres de côtes leur tendent les bras. Leur quête: le polyéthylène à haute densité (HDPE) qu'on retrouve dans les bouteilles, les bouchons... Potentiellement, ils s'attaqueront au polypropylène qu'on retrouve dans d'autres contenants mais ne pourront utiliser le PVC, trop toxique une fois chauffé à haute température. «On ne peut pas tout recycler mais on n'a aucun mal à trouver du polyéthylène. Il y en a partout. Et plus on va vers le sud, plus on en trouve», regrette Jennifer.

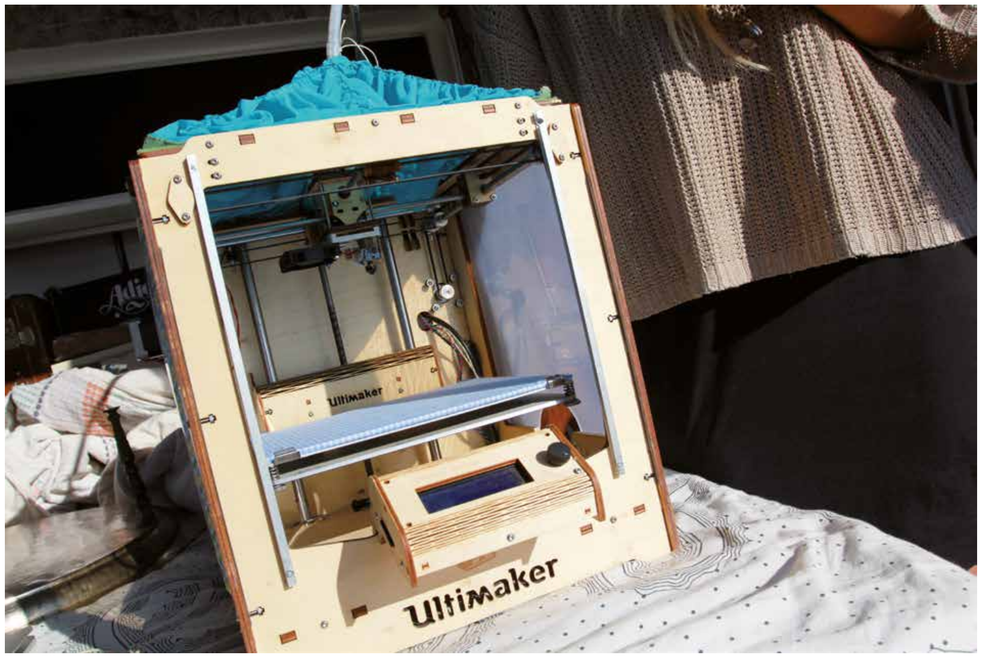
Une fois récupéré, le plastique est nettoyé et déchiqueté. On obtient alors des granules transformés ensuite en filaments. Ces «spaghettis» nourrissent l'imprimante. Le couple prend bien soin de son petit bijou (ainsi que de leur extrudeuse) et profite d'une large communauté d'internautes pour trouver les solutions aux problèmes qu'il rencontre.

AVENTURIERS DU PLASTIQUE

Les locaux, eux, sont souvent déconcertés. Fabian Wyss relate: «Tout le monde vient nous voir et nous demande ce qu'on fait. Ce n'est pas facile de l'expliquer de manière simple.» Un jour, au sud de Taghazout, il déchiquète des pièces devant son van. «Un policier est arrivé. En lui expliquant que je travaillais, il s'est emporté car comme touriste on n'a pas le droit de travailler. Mais quand je lui ai décrit notre projet, il s'est calmé et nous a souhaité bonne chance», dit-il en souriant.

Outre les plages, la Saint-Galloise et le Bernois en ont profité pour faire un peu de tourisme. «À Agadir, le guide était très content de nous montrer la cité suisse, un quartier reconstruit par notre pays après le séisme du 29 février 1960.» Pour le couple, c'est le premier voyage en van. Avec ses hauts et ses bas. «Le côté positif, nous pouvons partir où l'on veut tout de suite et nous passons énormément de temps à l'extérieur. En revanche, c'est exigu et il faut rester organisés. En cas de frictions, on part se balader un peu ou surfer. Et on devient plus tolérant. Nous savions depuis le début que ce ne serait pas facile. Mais quand on est dans ce genre d'aventure, le voyage est là. Rien d'autre n'a d'importance.»

Aujourd'hui, les deux aventuriers du plastique n'impriment que de petits objets en édition limitée liés à la mer (des logos, des peignes à cire pour surfeurs, un prototype de lunettes, etc.) qu'ils vendent au gré de leurs rencontres ou sur leur site Internet. Leur production mobile n'est pour l'instant pas rentable. Fabian s'accroche: «Nous voudrions gagner de l'argent, même si nous n'avons jamais espéré en empocher beaucoup avec ce projet. Nous souhaitons trouver un moyen de s'autofinancer. Pour l'instant, nous avons une petite boutique en ligne et nous projetons la création d'autres objets utiles.» Il assure: «Nous nous efforçons de rencontrer un maximum de personnes et d'institutions pour créer des collaborations. Et qui sait, peut-être s'installer quelque part. À Taghazout, on aime vraiment le style de vie et le flux des touristes internationaux, ce pourrait donc être ici.»



Transmettre leurs convictions fait partie du voyage. À Tetouan, au nord du Maroc, côté Méditerranée, les compères ont participé à une exposition sur les cycles des déchets plastiques, créée par le Musée du design de Zurich. Invités par la fondation suisse Drosos, ils ont organisé des ateliers pour des jeunes de 8 à 18 ans pendant trois jours. «Nous leur avons montré ce que nous faisons. Certes, ils ne maîtrisaient pas les bases de l'impression 3D mais ils étaient au moins sensibilisés à l'écologie.»

Faute de plan financier clair pour le moment, le couple s'accroche à cette approche. «Nous aimons récolter puis recycler en objets utiles des détritus d'un endroit en particulier, ça donne un caractère et une valeur. Ce ne sont pas des produits made in China. Il faut apprendre à penser de façon responsable et se demander d'où vient ce que nous achetons.» Fabian reprend: «Tout le monde sait que tout finit à la mer. Et la plage, c'est la transition. Beaucoup s'en fichent. Mais dès que vous faites attention, tous ces objets éparpillés sur les plages crèvent les yeux.»

Fabian Wyss et Jennifer Gadient reconnaissent qu'en Suisse, ils n'auraient jamais pu se permettre financièrement cette expérience. Depuis mai, le couple est de retour en Suisse avec l'idée de repartir à l'automne, s'ils trouvent des partenaires. L'été devrait leur permettre de recharger leurs batteries et de remplir leur porte-monnaie. Les deux jeunes gens restent convaincus de l'utilité de leur aventure technologique contemporaine: «Dans un futur proche, il y aura de plus en plus d'impression en 3D. Pour nous, c'est une aventure depuis le départ. Nous rêvons de transformer ce projet en véritable entreprise.»

* www.projectseafood.com

LÉGENDES DES PHOTOS:

1. LA PREMIÈRE ÉTAPE CONSISTE À RÉCUPÉRER DES DÉCHETS EN PLASTIQUE SUR LES PLAGES, NOTAMMENT DES BOUCHONS EN POLYÉTHYLÈNE.

2. APRÈS AVOIR ÉTÉ NETTOYÉS, LES DÉCHETS SONT DÉCHIQUETÉS. C'EST LA PARTIE LA PLUS PHYSIQUE DU PROCESSUS.

3. FABIAN WYSS ET JENNIFER GADIENT SONT ACTUELLEMENT EN SUISSE, À LA RECHERCHE DE PARTENAIRES ET D'INVESTISSEURS POUR LEUR PROJET.

4. CETTE IMPRIMANTE 3D A ÉTÉ OFFERTE AU COUPLE PAR L'ENTREPRISE ULTIMAKER, BASÉE AUX PAYS-BAS.

5. JENNIFER ÉDITE DES PHOTOS SUR LE LIT, L'ESPACE ÉTANT RÉDUIT DANS LEUR VAN FAISANT OFFICE DE MAISON ET BUREAU.

6. LES FILAMENTS DE PLASTIQUE RECYCLÉS SONT RAREMENT UNIFORMES DE COULEUR, L'IMPORTANT C'EST LEUR COMPOSANT. LE COUPLE RECHERCHE EN PRIORITÉ DU POLYÉTHYLÈNE

© MÉLINDA TROCHU / AVRIL 2015.

Comment le lobby des propriétaires veut faire main basse sur la Coupole fédérale

Trois votations défavorables et le réveil de la Lex Koller mobilisent les groupes de pressions des milieux immobiliers et les parlementaires qui sont souvent très proches de ces intérêts privés. À cet égard, l'UDC s'illustre particulièrement.

2012... Année noire pour les propriétaires immobiliers qui ont perdu trois votations populaires: l'initiative Weber, la Loi sur l'aménagement du territoire (LAT) et le rejet de l'initiative promue par l'Association de propriétaires fonciers (APF). À la suite de ces défaites, le secteur immobilier décide de renforcer son influence sous la Coupole. À cette fin, un groupe interparlementaire intitulé *Propriété du sol et logement* a été créé en juin 2014.

Trois conseillers nationaux particulièrement proches du milieux immobilier occupent les charges de coprésidents de cet intergroupe: Hans Egloff (UDC / ZH), président de l'Association alémanique des propriétaires (HEV Schweiz), Brigitte Häberli-Koller (PDC / TG), elle aussi membre de HEV et Olivier Feller (PLR / VD) qui dirige la Fédération romande immobilière (FRI) ainsi que la Chambre vaudoise de l'immobilier. Dans le rapport 2014-2015 de la Fédération dirigée par Olivier Feller, le but est dévoilé: «En collaboration avec l'Union suisse des professionnels de l'immobilier (USPI Suisse) [...], la FRI déploie un important travail de lobbying auprès des Chambres fédérales.» Voilà qui à au moins le mérite de la clarté.

Ledit travail de lobbying consiste, tout d'abord, en la rédaction de fiches destinées aux parlementaires afin d'y présenter les dossiers immobiliers, ainsi que les opinions défendues par les deux associations. Entre avril 2014 et mai 2015, la FRI et l'USPI Suisse ont rédigé en français 29 prises de position, traduites en allemand et distribuées aux membres des commissions parlementaires concernées ainsi qu'à d'autres parlementaires, en fonction de l'échéancier des débats parlementaires. Parallèlement à ce lobbying auprès des parlementaires, les députés proches du secteur immobilier s'activent eux aussi.

Hans Egloff et Olivier Feller sont de véritables spécialistes en la matière. En 2014, le second nommé a déposé une initiative parlementaire — qui n'a pas encore été traitée — visant à «ne plus faire dépendre le rendement admissible du taux hypothécaire de référence». En d'autres termes, le secrétaire général de la FRI et conseiller national vaudois Feller (PLR) veut abolir la norme qui considère comme abusif, le loyer procurant au propriétaire un revenu supérieur à 0,5% par rapport au taux hypothécaire de référence. Une contrariété pour les propriétaires immobiliers.

L'ACTIVISME IMMOBILIER DE L'UDC

D'autres députés se distinguent aussi par leur engagement, tel le libéral-radical genevois Hugues Hiltpold, président d'Union suisse des professionnels de l'immobilier (USPI). Mais ce sont surtout les membres de l'UDC qui se font remarquer pour leur activisme.

Fin mai 2015, le Zurichois Hans Egloff a mené une guérilla, à coups de motions, contre l'accès facilité au Registre foncier. Il a distribué ses deux autorisations d'accès au Palais fédéral à deux lobbyistes de la branche: Albert Leiser, qui dirige l'Association des propriétaires fonciers de Zurich, et Angsar Gmür, directeur de HEV Schweiz. D'autres conseillers nationaux UDC font également partie de l'association alémanique des propriétaires (HEV):

– Thomas Müller est membre de l'association faîtière nationale (il a fourni un badge à un autre membre de HEV);
– Gregor Rutz (HEV Zurich, de même que la libérale zurichoise Petra Gössi);
– Walter Wobbman (HEV Soleure);
– Roland Rino Buchel (HEV Oberrheintal);
– Verana Herzog (HEV Frauenfeld);
– Hans Knecht (HEV Argovie).

LE PALAIS FÉDÉRAL À BERNE. © ALBERTO CAMPI / ARCHIVES

En outre, Thomas de Cuerten a fait profiter du badge d'accès à un membre de HEV de Bâle-Campagne. Enfin, n'oublions pas l'UDC zurichois Thomas Matter, multimillionnaire, fondateur d'une banque, président de l'immobilière grisonne Phitora AG et de Matter Group AG, son holding personnel qui possède des sociétés actives dans l'immobiliser en Suisse et à l'étranger. Née sous le label de parti agrarien, l'UDC est devenue, entre autres, une formation de barons de l'immobilier.

La création, sous la Coupole fédérale, d'un groupe de pression pro-immobilier a été suscitée en premier lieu par la Lex Koller. Elle restreint l'acquisition d'immeubles par des étrangers qui ne sont pas établis en Suisse. Au cours des années, la loi a été assouplie à plusieurs reprises, si bien que les milieux immobiliers s'attendaient à son abrogation. Or, il y a deux ans, la conseillère nationale socialiste zurichoise Jacqueline Badran a redonné une certaine vigueur à cette loi en voie d'extinction.

En septembre 2013, la parlementaire a déposé deux motions visant l'acquisition immobilière par des étrangers non-établis en Suisse. L'une proposait d'interdire l'achat d'immeubles à usage professionnel ou commercial et l'autre, à prohiber les investissements indirects (via des fonds immobiliers ou sociétés immobilières cotées en Bourse). Quelques mois plus tard, les deux propositions ont reçu l'aval du Conseil national et du Conseil fédéral.

Panique dans les milieux financiers et immobiliers: «La menace d'une réintroduction de la protection par la Lex Koller plane sur l'immobilier commercial», écrivait en février 2014 le quotidien *l'Agefi*. En juin 2014, les deux motions émises par Jacqueline Badran débarquent au Conseil des États. La discussion est prévue pour le 2 juin. C'est dans ce contexte que les professionnels du secteur montent aux barricades. Un groupe de pression est alors créé. Il se nomme «Alliance Lex Koller: pour une loi moderne» et il est coprésidé par le professeur à l'Université de Zurich Peter Forstmoser et par Raffaele Rossetti, avocat spécialiste en droit bancaire et financier.

CONFLITS D'INTÉRÊTS FLAGRANTS

Les deux hommes sont directement concernés par l'éventuelle restriction de la loi: le premier est membre du Conseil d'administration de PSP Swiss Property AG, une des principales sociétés immobilières de la Suisse, cotée à la Bourse de Zurich; le deuxième est membre de plusieurs entreprises financières actives dans l'immobilier et préside COPTIS, l'association suisse des professionnels en titrisation immobilière. À la veille du vote décisif, les conseillers aux États sont submergés de matériel de propagande. Le sénateur Thomas Minder (indépendant de Schaffouse) décrit les pressions des lobbyistes comme «de l'intimidation». L'opération est ourdie par des véritables professionnels: le nom du site web de l'alliance, actif depuis mars 2014, appartient à la société Dynamic Group, agence suisse de communication et relations publiques, spécialisée dans le lobbying politique.

Lors du débat, le Lucernois Georges Theiler (PLR), membre du Conseil de Mobimo Holding — une des plus grandes sociétés immobilières suisses cotées à la Bourse de Zurich — sort ses griffes. L'UDC thurgovien Roland Eberli en fait de même. Il préside HRS Holding, «numéro 2 du marché suisse de l'immobilier», selon le site web de la société.

Les affaires des deux sénateurs auraient été directement touchées par la révision de la loi. Deux cas flagrants de conflit d'intérêts. À noter que d'autres sénateurs sont également membres de l'Association suisse des propriétaires fonciers (APF) Christine Egerszegi-Obrist (PLR / TG), German Hannes (UDC / SH) et Brigitte Häberli-Koller (PDC /TG). Finalement, le résultat se révèle favorable à la branche immobilière: la motion sur les immeubles à vocation commerciale a été rejetée par 26 voix contre 15 et une abstention, celle sur les capitaux par 26 voix contre 1. Trois semaines plus tard, naîtra l'intergroupe parlementaire *Propriété du sol et logement*.

Federico Franchini

La PME suisse, le fisc français et la vendeuse en pâtisserie

Sans crier gare, les impôts français ont réclamé 18 millions d'euros à une société genevoise qui ne réalise que 6 millions de chiffre d'affaires. Son patron, Antoine Leboyer, raconte ses quatre années de galère. Terrifiante folie fiscale. PAR IAN HAMEL

© CHARLOTTE JULIE / 2015

C'est un bon scénario pour un film comique, ou tragique, au choix. Antoine Leboyer, un Français établi à Genève, ingénieur Supélec (École supérieure d'électricité) et diplômé de Harvard, reprend en 2008 la société GSX à Genève, spécialisée depuis 1997 dans les logiciels de supervision de messageries électroniques. Le 7 juin 2011, il reçoit une lettre recommandée des services fiscaux de Nice. Les premières lignes l'ont peut-être fait sourire. L'administration française lui apprend que sa société suisse est «totalement dépourvue de moyens d'exploitations et de substance économique», et que la véritable patronne de GSX est... une ancienne vendeuse en pâtisserie, à la retraite depuis des années, établie à Nice!

En revanche, la suite amuse beaucoup moins Antoine Leboyer. Il doit payer 18 millions d'euros aux impôts tricolores. En clair, la France entend taxer les produits financiers d'une société suisse ayant placé ses disponibilités dans une banque suisse. Peu importe que GSX n'affiche que six millions d'euros de chiffre d'affaires.

Ce n'est pas tout, dénonçant «le comportement fiscal douteux de GSX», les services fiscaux écrivent à ses clients en leur ordonnant de plus honorer leurs factures! Un juge prononce des saisies conservatoires sur les comptes français de l'entreprise. En clair, c'est un arrêt de mort, et le licenciement de près d'une quarantaine de salariés.

«Depuis cette date, j'ai eu une quinzaine d'interlocuteurs, mais aucun n'a souhaité engager la moindre discussion technique pour justifier un tel redressement. Personne n'écoutait mes explications ni ne consultait mes documents», dénonce Antoine Leboyer. Tous les fonctionnaires adoptent la même attitude, qu'ils soient en poste à Nice, puis à Marseille, enfin à Paris, à Bercy, au siège du ministère des Finances. Un seul point les préoccupe: quand et comment va-t-il débourser 18 millions d'euros! Aller au contentieux pour contester cette addition n'est pas non plus la solution. En effet, pour porter le litige devant un tribunal, on lui réclame... sept millions d'euros de garanties. Quelle banque lui prêterait une telle somme, alors que GSX a déjà le cou sous la guillotine?

PERQUISITION AVEC UN GENDARME ARMÉ

Pour tenter de comprendre le mode de fonctionnement du fisc français, commençons par le début. Jean-Philippe Schlier, le fondateur de GSX, possède lui aussi un passeport français. Établi à Genève, il conserve des attaches à Nice. Sa mère a travaillé comme vendeuse à la boulangerie Dalpozzo, rue de la Buffa. Il installe une filiale dans cette ville, employant des développeurs. Ces derniers ne font que du code. Des bords du lac Léman, Jean-Philippe Schlier assume «la plupart des fonctions de direction, au premier rang desquelles la direction technique et les décisions stratégiques».

GSX Participations SA, installée en Suisse, détient une autre société, GSX Sàrl. Cette dernière possède elle-même deux filiales, l'une aux États-Unis, GSX Groupware Solutions, et l'autre en France, à Nice, la SARL GSX Groupware Solutions, appelée GSX France. Lorsque Antoine Leboyer reprend la société informatique en 2008, il conserve la même structure, notamment la filiale française. À présent, la société possède un bureau à Boston, avec huit salariés, chargés de la vente sur le marché américain, et un bureau à Shanghai (trois personnes) s'intéressant aux marchés asiatiques, notamment à la Chine et à l'Inde.

En 2010, Antoine Leboyer reçoit une demande classique de vérification de comptabilité de la part des services fiscaux de Nice. Un inspecteur écrit, pose des questions. Le chef d'entreprise se déplace, répond. Puis brutalement, en avril 2010, la direction des vérifications débarque en force à huit heures du matin dans les locaux de la filiale niçoise, accompagnée d'un gendarme armé. Elle saisit des kilos de documents et perquisitionne... la maison de campagne de l'ancien propriétaire de GSX et la propriété de ses parents! Le piège va se refermer sans qu'Antoine Leboyer ne s'en doute. Car ensuite, il ne va plus rien se passer pendant plus d'un an, jusqu'au 7 juin 2011. C'est le coup de massue: un redressement de 18 millions d'euros.

Pour le fisc français, cela ne fait aucun doute, c'est bien cette ancienne vendeuse en pâtisserie à la retraite, «ne parlant pas l'anglais et n'ayant aucune qualification en informatique» qui négocie aux États-Unis et en Chine la vente de logiciels! Pour l'anecdote, les impôts n'ont jamais pris la peine d'interroger la brave dame... «J'arrivai avec des tonnes de documents pour prouver ma bonne foi. Mais aucun de mes interlocuteurs ne daignait se livrer à la moindre analyse fonctionnelle. Alors que j'habite en Suisse avec ma famille, que j'en ai apporté la preuve, que j'assume la direction de GSX dans tous ses aspects, ainsi que ses activités opérationnelles, conception des produits, développement produit, marketing, commercial, le service fiscal à la direction générale des finances publiques à Bercy continuait d'affirmer que le pouvoir était détenu par Nice», raconte l'ingénieur Supélec, aujourd'hui âgé de 53 ans.

Antoine Leboyer décide alors de consacrer la moitié de son temps pour se défendre, au détriment du développement de son entreprise et de sa famille. Il va perdre dans ce combat une partie de ses cheveux, et un peu de sa santé. Aujourd'hui encore, il ne s'en est pas totalement remis, malgré son succès final. «Je commence... un tout petit peu... à tourner la page, mais très difficilement», confie-t-il à *La Cité*. En décembre 2012, Alexandre Gardette, le grand boss du contrôle fiscal français, finit par reconnaître que les bénéfices de la filiale américaine de GSX ne doivent pas être imposés en France! L'ardoise ne descend que de 18 à 16 millions d'euros...

Heureusement, la providence met sur son chemin deux âmes secourables. D'abord Marie-Pascale Antoni, directrice des affaires fiscales du Medef, l'organisation patronale tricolore, qui confirme en un tour d'horloge que le fisc s'est totalement planté, mais qu'aucun fonctionnaire, y compris ceux qui sont en poste à Bercy, ne veut reconnaître que le dossier est truffé d'erreurs. Les 150 pages rédigées par les impôts ne tiennent pas la route. Ensuite, Claudine Schmid, députée LR (ex-UMP) des Français de Suisse, intervient auprès de Bernard Cazeneuve, alors ministre délégué au Budget. Dans un courrier qui nous a été transmis, Bernard Cazeneuve écrit, le 22 janvier 2014, à Claudine Schmid: «J'ai pris bonne note de votre correspondance et ai prescrit un examen attentif de ce dossier. Je ne manquerai pas de vous apporter une réponse dans les meilleurs délais.»

Pour une fois, il ne s'agit pas d'une simple formule creuse. Antoine Leboyer est d'abord appelé, le 8 juillet 2014, devant la commission d'enquête de l'Assemblée nationale sur l'exil des forces vives de France. Fort peu de députés étaient présents pour écouter le PDG de GSX expliquer pourquoi les chefs d'entreprises français désertaient l'Hexagone. Plus important encore, Bercy finit par céder en février 2015, ne réclamant plus que 800 000 euros pour solde de tout compte, somme qu'Antoine Leboyer accepte de payer, uniquement pour mettre fin à des années d'enfer.

«On m'a pourri la vie, bloqué le développement de ma société, qui devait recruter du personnel, notamment en France. Bien évidemment, je n'ai jamais reçu la moindre excuse. On refuse de répondre à mes courriers. En revanche, de nombreux dirigeants d'entreprises français m'ont contacté pour me dire qu'ils avaient vécu ou vivaient des expériences aussi traumatisantes», ajoute Antoine Boyer en se versant une nouvelle tasse de café.

De quoi «Charlie» est-il le prénom? Les thèses de Todd démontées par Sciences-Po

Les manifestations du 11 janvier dernier après les attentats de Paris avaient drainé quatre millions de participants. Dans son dernier livre, le démographe Emmanuel Todd les a dénoncés comme appartenant à une classe moyenne «fondamentalement égoïste, autiste et d'humeur répressive». Une analyse du CEVIPOF (Centre de recherches de Sciences-Po à Paris) en donne l'image inverse. PAR JEAN-NOËL CUÉNOD

PARIS, 11 JANVIER 2015. SELON LE CEVIFOP, LES MANIFESTANTS, LOIN D'ÊTRE LES «ÉGOÏSTES» ET LES «AUTISTES» DÉCRITS PAR EMMANUEL TODD, APPARAISSENT COMME PLUS OUVERTS AUX AUTRES QUE CEUX QUI SONT RESTÉS À LA LA MAISON. © JBV NEWS AGENCY

Voilà au moins une évidence qui met tout le monde d'accord. Il s'est bel et bien «passé quelque chose», dimanche 11 janvier dernier, lorsque quatre millions de personnes ont défilé en France — mais aussi ailleurs, comme en Suisse (à Genève, 2000 manifestants) — pour rendre hommage aux victimes des attentats à Paris contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Casher.

Mais qu'était-il, ce «quelque chose»? Le premier chapitre d'un nouveau récit national pour des Français en panne de mythes mobilisateurs? Une actualisation des principes de tolérance et de laïcité? Un redémarrage pour une République morose? À lire les médias, voire à ouïr les conversations de salons et de bistrots, il y avait un peu de tout cela. Et surtout, une certaine fierté, fort légitime, éprouvée par des millions de Français d'avoir répondu au terrorisme de façon digne et ferme.

POLÉMIQUE TRÈS PARISIENNE

Pour Emmanuel Todd, ce «quelque chose» n'était que poudre aux yeux. Dans son dernier livre — *Qui est Charlie? Sociologie d'une crise religieuse*, paru au Seuil — ce démographe s'est efforcé de démontrer que les manifestants, loin de représenter la France populaire, tolérante et progressiste, incarnaient plutôt l'inverse. Dès la sortie du bouquin, une polémique très parisienne a éclaté au cours de laquelle Todd a trop souvent répondu de façon outrée à des attaques qui ne l'étaient pas moins. Les cervelles étant aujourd'hui refroidies, le temps est venu d'analyser les affirmations contenues dans son bouquin.

Pour fonder ses thèses, Emmanuel Todd juxtapose les cartes géographiques des manifestations du 11 janvier avec celles des élections françaises, afin notamment de «nous dire quelles forces sociales et religieuses, ou cryptoreligieuses, avaient jeté tant de gens dans les rues». Ce faisant, il risque de négliger les effets

LUC ROUBAN

POLITOLOGUE AU CEVIFOP, CENTRE DE RECHERCHE DE SCIENCES PO, PARIS

© DR, 2014

de la mobilité géographique des Français qui s'est considérablement accrue au fil du temps. Aujourd'hui, les gens ne sont plus attachés à leur terroir comme jadis. De son analyse avant tout géographique, Emmanuel Todd tire cette conclusion: bien plus que les autres couches de la population, ce sont les classes moyennes, imprégnées de «catholicisme zombie» (ceux qui restent idéologiquement influencés par le catholicisme sans forcément pratiquer cette confession), qui sont descendues dans la rue le 11 janvier 2015.

BARÈME DE LA CONFIANCE POLITIQUE

Des classes moyennes que Todd qualifie ainsi: *Bien loin de porter les «valeurs positives de la nation», (elles) sont fondamentalement égoïstes, autistes et d'humeur répressive*. Cette vision est contestée par un autre travail d'expert. Il s'agit du traditionnel *Barème de la confiance politique* élaboré par le CEVIPOF, centre de recherche de Sciences-Po à Paris et consacré en mai dernier à cette question: «Qui sont les manifestants du 11 janvier?» C'est le politologue français Luc Rouban qui en rédigé la note.

Le CEVIPOF s'est basé sur d'autres outils que ceux d'Emmanuel Todd, à savoir un questionnaire destiné à 1864 personnes. 405 d'entre elles, soit 22%, ont participé aux manifestations du 11 janvier. Une proportion excessive? L'auteur de l'analyse répond à *La Cité*: «Il s'agit de comparer deux groupes, pas d'établir un profil moyen. Donc la surreprésentation des manifestants n'est pas un problème.» Sur deux points au moins, les analyses de Todd et de Rouban se recoupent. La moyenne d'âge des manifestants est un peu plus élevée que celle des non-manifestants (50,8 ans contre 49,1 ans) et ceux qui ont défilé appartiennent plus souvent que les autres aux catégories socioprofessionnelles supérieures, cadres et membres actifs des professions libérales. Or, c'est là que se situe «la contradiction interne forte» de *Qui est Charlie?*, comme l'explique à notre journal Luc Rouban: «Plus le niveau de diplôme monte et plus le racisme ou l'intolérance aux autres baissent. Par conséquent, Todd ne peut pas démontrer, quelle que soit la méthode, que les manifestants sont au fond d'eux-mêmes des 'répressifs' ou des vichystes nostalgiques.»

LES DANGERS DU MOT «SCIENCE»

Sur tous les autres points, les divergences se révèlent flagrantes. Notamment quant aux affirmations avancées par Todd sur des manifestants qui seraient et «répressifs» et «intolérants». Pour mesurer le degré de tolérance et de «répressivité», Luc Rouban et le CEVIPOF ont posé aux personnes interrogées trois questions sur le rôle de l'école (éveil de l'esprit ou transmission de la discipline?), la peine de mort (pour ou contre?) et les immigrés (trop d'immigrés ou non?). Il en ressort que les manifestants se montrent, à chaque fois, plus tolérants que les non-manifestants[1]. En outre, loin d'être les «autistes» et les «égoïstes» décrits par Emmanuel Todd, ceux qui ont défilé apparaissent comme plus ouverts aux autres que ceux qui sont restés à la maison[2].

Todd dénonce l'islamophobie comme étant l'un des mobiles qui avaient poussé les manifestants à défiler; il met également en cause leur démarche favorable à la laïcité. Là aussi, ces affirmations sont battues en brèche par l'étude du CEVIPOF et Luc Rouban: «Les manifestants acceptent davantage l'islam, la laïcité et le principe même de l'immigration que les non-manifestants[3].»

Brossé par Emmanuel Todd ou dessiné par Luc Rouban, le portrait du manifestant est donc totalement différent, même s'il appartient à la classe moyenne de rang plutôt supérieur. Le «catholique zombie» se mue en laïc tolérant, l'«autiste» devient ouvert à autrui, le «répressif» fait montre de libéralisme. Cela démontre à quel point, il faut se méfier du mot «science» lorsqu'il est associé à des phénomènes aussi complexes et fluctuants que la vie sociale.

La question des relations avec les musulmans est l'un des sujets dominants en Europe. Il le restera, sans doute, pendant longtemps. D'où l'importance, pour les experts comme pour les politiciens, de préférer l'humilité dans la recherche à la véhémence dans le propos. Mais celle-ci à l'avantage, hélas décisif, de fabriquer cette mousse médiatique qui astique les ego.

1. 43% des manifestants jugent que l'école doit éveiller l'esprit; cette position n'est partagée que par 32% des non-manifestants; 60% des manifestants rejettent la peine de mort; ce taux s'abaisse à 44% chez les non-manifestants; 41% des manifestants estiment qu'il n'y a pas trop d'immigrés contre 26% chez les non-manifestants.

2. L'étude du CEVIPOF a constitué un indice permettant de mesurer la confiance que l'on accorde spontanément à autrui. Il repose sur les réponses positives à trois questions concernant la confiance accordée spontanément: 1) aux personnes que l'on rencontre pour la première fois, 2) aux étrangers, 3) à des personnes appartenant à une autre religion. Cet indice va de 0 à 3. La moyenne est de 1,78. L'indice des manifestants atteint 2,12 et celui des non-manifestants est situé sous la moyenne, à 1,66.

3. 39% des manifestants ont une perception positive de l'islam contre 25% pour les non-manifestants; 89% des manifestants ont une perception positive de la laïcité contre 76% pour les non-manifestants; 45% ont une perception positive de l'immigration contre 25% pour les non-manifestants.

Les maisons de vente aux enchères s'emparent du marché de l'art

Dans la frénésie qui emporte le marché de l'art, les ventes aux enchères enchaînent les records. Des records qui sont de plus en plus médiatisés. Derrière les gros titres à sensation et les chiffres vertigineux des ventes, c'est tout un monde parallèle et complexe qui grouille. Une pièce de théâtre très lucrative, scrupuleusement mise en scène, où chaque acte se termine lorsque retentit le coup de marteau. Mais que se passe-t-il lorsque le rideau est tombé? PAR HAYAT JMAMMOU

Lundi 11 mai dernier à New York, Pablo Picasso et ses femmes d'Alger (version O[1]) ont détrôné Francis Bacon et son Lucian Freud, pour siéger au rang de l'œuvre la plus chère au monde, à 179,36 millions de dollars. Le point commun entre ces deux œuvres est l'adjudication effectuée par la même maison de vente aux enchères, Christie's. Son acquéreur aura payé environ 7,2 millions de dollars la minute d'enchère, avec un départ à 100 millions de dollars.

En cet historique 11 mai 2015, Christie's s'est également offert un nouveau sommet, avec un total de ventes culminant à 1,4 milliard de dollars et dépassant le seuil symbolique du milliard, performance qui n'avait jamais été atteinte jusqu'alors.

Christie's et Sotheby's, réalisent à elles seules un peu moins de 60% du chiffre d'affaires du marché mondial des ventes aux enchères. Un duopole confortablement installé dans sa suprématie, qui n'a pas hésité à payer un cachet de 512 millions de dollars pour étouffer le scandale d'un procès civil intenté par 120 000 clients pour entente illicite — notamment sur la fixation des prix des commissions et sur les accords quant à leurs politiques de crédits et de garanties.

Comme le disait Jean de La Fontaine: «La loi du plus fort est toujours la meilleure.» Mais Christie's avait fait le choix de la délation contre sa compagne de fortune, en collaborant avec la justice à l'enquête sur des pratiques commerciales illégales exercées conjointement avec Sotheby's. Des pratiques violant les lois anti-trust.

UN SYSTÈME AUSSI DANGEREUX QUE PRÉCIEUX

Au-delà de ces affaires frisant l'illégalité, les maisons de ventes aux enchères disposent d'un arsenal plein d'astuces commerciales. Afin d'attirer certains vendeurs pour leur confier leurs meilleurs pièces ou collections, elles proposent une garantie minimale d'adjudication. Ces maisons développent ainsi un cercle vertueux où le prestige de l'offre apporte le prestige de la demande, au détriment parfois des acheteurs. Un système aussi dangereux que précieux. Il leur permet de conserver un certain prestige en proposant de belles pièces mais les contraint à payer la différence si l'adjudication est inférieure au prix garanti. La nouvelle tendance, tirée de la leçon de la crise de 2008, est maintenant de faire appel à des tiers pour garantir le prix.

Ce système de garantie permet d'éviter, entre autres, qu'une pièce soit «brûlée» aux enchères, c'est à dire qu'elle ne trouve pas d'acquéreur au cours de la vente ; en ce cas, elle peut rester longtemps hors du circuit de vente, marquée au fer rouge. Une mauvaise image que les maisons de vente ne souhaitent pas afficher. Du côté de l'acheteur, la commission demandée est de l'ordre de 30% environ. Le vendeur doit également payer une commission dégressive en fonction de la valeur de son lot. Or, toujours dans l'idée d'attirer certains vendeurs, il arrive que ces derniers soient dispensés de payer cette commission et que, même dans certains cas, la commission de l'acheteur soit rétrocédée au vendeur.

GRAFFITI ANTI-SPÉCULATIF À PARIS. © ALBERTO CAMPI / 2013

Jusque dans les années 1980, les maisons de ventes aux enchères faisaient 70% de leurs affaires avec les marchands d'art. Ces derniers pratiquaient parfois la révise (ou révision), une pratique illégale consistant, après entente, à remettre un objet mis aux enchères dans une session privée juste après sa vente. Certes, la pratique existe toujours, néanmoins elle est devenue marginale dans la mesure où la clientèle des maisons de vente aux enchères est constituée à 60% de collectionneurs et de particuliers avec lesquelles une telle entente n'est évidemment plus possible. À croire que les nouveaux collectionneurs sont plus à l'aise avec le marteau que dans une galerie d'art ou avec un marchand d'art. Ils ont la possibilité lors d'une enchère d'effectuer une transaction dans la discrétion et au prix qu'il juge vouloir l'acquérir.

Les maisons de ventes déploient également des méthodes de mercatique (marketing en franglais) contre lesquelles les galeries et marchands d'art peuvent difficilement lutter. Rôdées comme des machines de guerre et gérées façon grandes multinationales, les maisons de vente se fixent des objectifs à atteindre par département. Chaque responsable doit alors suivre ses clients potentiels et ne pas les lâcher jusqu'à conclusion de la vente.

MESURE DRASTIQUE

À titre d'exemple, un mois avant la vente, une sélection d'œuvres phares fait sa tournée dans des villes stratégiques, à huis clos, lors de réceptions prestigieuses. Il s'agit de mettre en appétit les grands collectionneurs sélectionnés sur le volet pour participer à ces soirées ultra-privées. Autant dire qu'il faut disposer de moyens importants pour mener pareilles campagnes. Elles créent ainsi une sorte de communauté au sein de laquelle les acheteurs d'aujourd'hui seront peut-être les vendeurs de demain. Alors que l'offre d'œuvres de grands maîtres anciens ou modernes diminue comme peau de chagrin, les maisons de vente aux enchères ont trouvé dans l'art contemporain un nouveau gisement à exploiter.

Depuis la fin des années 1990, les maisons de ventes aux enchères essaient de conforter leurs expertises et leurs assises dans l'art contemporain en s'alliant, notamment, à des galeries spécialisées dans cette discipline. Mais les galeries et marchands d'art ne le voient pas forcément d'un bon œil. En 1996, l'ICAFA (International Contemporary Art Fair Association) règlementant l'accès aux foires, a interdit l'accès de ces dernières aux maisons de ventes aux enchères.

Tout est bon à prendre tant qu'il y a du potentiel. L'art urbain n'échappe pas aux maisons de vente aux enchères avec des cessions de ventes qui lui sont dédiées. L'œuvre urbaine «Slave Labor» de l'artiste britannique Banksy s'est vendue aux enchères en 2013 — sans le moindre scrupule — à un million de dollars, alors qu'elle avait été volée dans la rue, son lieu d'exposition et d'appartenance par essence. Pour pallier la suprématie des maisons de vente aux enchères, certains marchands établissent une clause stipulant leur droit prioritaire de rachat de l'œuvre lorsque l'acquéreur souhaite la revendre dans un délai déterminé par les parties.

QUAND LES ARTISTES SE METTENT À COURT-CIRCUITER LE SYSTÈME

Les artistes eux-mêmes tentent parfois de contourner le système. Ce fut le cas de Damien Hirst qui, en 2008, a court-circuité ses deux galeries pour réaliser une vente aux enchères via Sotheby's. Un grand succès remporté le jour même où la banque Lehman Brothers est tombée en faillite. Dans le cas Hirst, les deux galeries n'ont eu d'autres choix que d'intervenir pendant la vente afin de soutenir la cote de leur poulain «sauvage».

Fin 2011, l'artiste allemand Hans-Peter Feldman a exposé 100 000 billets d'un dollar au Musée Guggenheim de New York. La commissaire de l'exposition, Katherine Brinson, expliquait ainsi cette installation: «Les billets comme les œuvres d'art, sont des objets qui n'ont pas de valeur intrinsèque; ils n'ont que la valeur que leur attribue la société qui croit en eux.» Mise aux enchères, cette œuvre serait peut-être l'un des prochains records de vente. «Au bonheur des collectionneurs», un remake qui ferait se retourner Emile Zola dans sa tombe. En multipliant les adjudications, les maisons de vente aux enchères insufflent prospérité et de médiatisation au marché de l'art. Iront-elles jusqu'à le contrôler totalement un jour?

1. Les femmes d'Alger (version O) tableau de Pablo Picasso peint en 1955 en hommage à Henri Matisse et inspiré d'un tableau d'Eugène Delacroix. Il fait partie d'une série de 15 tableaux allant de la version A à O.

Au Canada, la fièvre du pétrole risque de rendre malade la nature

La province enclavée de l'Alberta, dans l'Ouest canadien, tente par tous les moyens d'expédier son pétrole vers les marchés internationaux. De tous les projets, le plus imposant, baptisé Énergie Est, traverserait la quasi totalité du territoire canadien. Mais les deux tiers des Québécois s'opposent à ce projet. Nous avons suivi en camping-car ce parcours contesté. PAR ANTOINE DION-ORTEGA ET PIERRICK BLIN PHOTO VALÉRIAN MAZATAUD AGENCE HANS LUCAS

Situé à une heure et demie à peine à l'Est de Montréal, le lac Saint-Pierre ressemble à un dédale marécageux. Dernière réserve d'eau douce du fleuve Saint-Laurent avant son entrée dans la mer, il réunit à lui seul la moitié de ses milieux humides. Classé réserve de la biosphère par l'UNESCO en 2000, il constitue une halte majeure pour quantité d'oiseaux migrateurs, abritant la plus grande héronnière à l'Est de l'Amérique du Nord.

Pourtant, depuis que le transporteur albertain TransCanada a soumis aux autorités canadiennes le tracé du projet d'oléoducs Énergie Est en octobre 2014, une ombre plane sur ce havre de biodiversité. La ligne proposée passe à moins de quatre kilomètres de sa rive nord et croise sept de ses affluents. La perspective d'une fuite dans ce tuyau d'un mètre de diamètre est intolérable pour Pierre Latraverse, président du conseil d'administration de la Zone d'intervention prioritaire du lac Saint-Pierre: «Le pétrole qui pourrait fuir dans ces rivières ne serait pas évacué par le canal de navigation du fleuve, les eaux ne se mélangeant pas», explique-t-il. «La pollution se concentrerait plutôt sur la berge et dans les marais, contaminant toute la chaine alimentaire.» C'est tout un mode de vie qui s'effondrerait: certains pêcheurs commerciaux fréquentent le lac depuis dix générations.

Mais l'esturgeon, la perchaude ou l'oie des neiges ne font pas le poids sur l'autoroute du pétrole. Avec les projets de pipeline Keystone XL (vers le Sud) et Northern Gateway (vers l'Ouest) politiquement bloqués depuis des années, l'industrie pétrolière albertaine n'a d'autre choix, si elle souhaite écouler sa production sur les marchés internationaux, que de se tourner vers l'Est et le bassin atlantique — augmentant d'autant la pression sur le Québec et le Nouveau-Brunswick, mais aussi sur l'Europe.

UN RISQUE QUI VA DURER 40 ANS

En effet, le 5 février 2015, le Parlement européen a définitivement ouvert la porte au pétrole issu des sables bitumineux canadiens en adoptant une version révisée de la Directive sur la qualité des carburants. La première mouture, qui estimait le brut bitumineux de 22% plus polluant que le conventionnel, n'aura donc pas survécu aux intenses tractations — et surtout au lobby pétrolier — entourant l'Accord de libre-échange entre l'Europe et le Canada.

Le brut bitumineux a d'ailleurs déjà fait une timide apparition sur le marché européen en mai 2014, des cargaisons ayant été observées en Espagne, en Italie, en France, en Irlande et au Royaume-Uni.

Le feu vert européen a été reçu comme une victoire par TransCanada, qui souhaite abreuver tout le marché atlantique dès 2020. Énergie Est transporterait jusqu'à 1,1 million de barils du terminal d'Hardisty, en Alberta, à celui de Saint-John, au Nouveau-Brunswick, soit une distance totale de 4500 km. C'est, de loin, le plus important projet d'oléoduc de toute l'Amérique du Nord. À lui seul, il pourrait satisfaire près de cinq fois la consommation de brut de la Suisse.

Le problème, c'est que sur ces 4500 km, pas moins de 1580 km d'oléoduc devront être construits, dont les deux tiers dans les provinces de l'Est du pays. Au Québec, Énergie Est s'étendrait sur 732 km avant de descendre au Nouveau-Brunswick sur 406 km, traversant au passage un total de 970 cours d'eau, dont le fleuve Saint-Laurent lui-même. En plus des impacts de sa construction sur le patrimoine naturel des deux provinces, il poserait un risque permanent pour des centaines de milliers de Canadiens tout au long de ses quarante années d'existence.

À quelque 280 km au Nord-Est du lac Saint-Pierre, on traverse le cœur touristique du Bas-Saint-Laurent, sur la rive sud de l'estuaire: c'est Kamouraska, région pittoresque immortalisée par l'écrivaine québécoise Anne Hébert en 1970. Depuis l'âge de 17 ans, Claudie Gagné en parcourt l'estran [1] à la recherche de plantes marines comestibles, telles la salicorne ou l'épinard de mer. Originaire de la région, elle a fondé *Les Jardins de la Mer* en 2000. Elle vend depuis des herbes fraiches et séchées aux plus prestigieux restaurants de Montréal et de Québec.

Claudie n'a pas besoin d'un dessin pour comprendre les risque qu'une nappe de pétrole fait courir à ses chères battures (estrans): inondées à marée haute, celles-ci recueillent à marée basse tout ce qui se trouve à la surface de l'eau. «Je sais qu'en eaux froides, le pétrole reste là vraiment longtemps», dit-elle. «Ce n'est pas comme dans le golfe du Mexique, où les bactéries viennent aider à la désintégration.» Or, Énergie Est passerait à moins de vingt kilomètres dans les terres, traversant chacun des affluents du fleuve. Une fuite finirait forcément par aboutir sur les rives. C'est afin de protéger son commerce que Claudie — qui n'avait jusqu'alors rien d'une «militante environnementaliste» — inscrit désormais sur chacun de ses pots: «Produit menacé par le développement pétrolier dans le Saint-Laurent.»

Il est vrai que les chiffres en matière d'oléoducs n'ont pas grand-chose de rassurant au Canada. Entre 2000 et 2012, le taux d'incidents sur les 70 000 kilomètres de lignes nationales a doublé, leur nombre passant de 45 en 2000 à 142 en 2011. Pire, parmi ceux-ci, la proportion de fuites a triplé. Et c'est sans compter les oléoducs provinciaux, qui totalisent 760 000 kilomètres!

PRÉVISIONS DE FUITES CALAMITEUSES

TransCanada a pesé lourd dans ce triste bilan. Sur les 1047 incidents dénombrés durant la période, plus de 240 lui sont attribués. Et rien n'indique que les choses s'améliorent avec le temps. Un an après sa mise en service en 2010, le premier tronçon de l'oléoduc Keystone, entre l'Alberta et l'Oklahoma, comptait déjà douze fuites, dont une de près de 80 000 litres au Dakota du Nord. La société de Calgary prévoit d'ailleurs que la nouvelle ligne d'Énergie Est devrait connaitre en moyenne une fuite tous les deux ans. Certes, il s'agirait dans 95% des cas de fuites inférieures à 160 000 litres (environ cinq camions-citernes), mais les provinces de l'Est devront s'y faire: les oléoducs, ça fuit. Reste à savoir où et quand. Bref, pour les communautés locales, Énergie Est représenterait, pour les 40 ans à venir, une véritable roulette russe.

À une demi-heure de route de Kamouraska, l'oléoduc quitte la rive sud du fleuve Saint-Laurent et bifurque vers l'Est. S'enfonçant dans les terres, il croise sur son chemin le parc national du lac Temiscouata, l'un des derniers-nés de la Belle province. Cinq ans à peine après sa création en 2009, le parc de 175 km² a appris que l'oléoduc passerait à moins de six kilomètres de sa rive sud. Un déversement de pétrole dans un de ses affluents ne mettrait que quelques heures à atteindre le lac, selon Michel Grégoire, directeur de l'organisme de bassin versant du fleuve Saint-Jean.

En plus de sa vocation touristique, le lac constitue la source d'eau potable de plusieurs villages riverains. «Je ne sais pas comment on pourrait chiffrer ça, une prise d'eau d'une telle qualité pour 3000 personnes», s'interroge M. Grégoire. Lorsqu'il entend TransCanada affirmer que son oléoduc sera neuf et donc plus sûr, l'homme y va d'un haussement d'épaules: «Il va rester neuf combien de temps? Dans vingt ans, il aura... 20 ans! Quand on va le léguer à nos enfants, il ne sera plus neuf.»

Surtout, il semble qu'il y ait de sérieuses limites à ce que les technologies de sécurité peuvent accomplir. Dans ses annonces, TransCanada vante régulièrement son système de détection de fuite, qui surveillera en permanence la pression et l'équilibre de masse dans l'oléoduc. Or, l'histoire récente démontre que ces logiciels détectent rarement les fuites. Selon l'agence d'information américaine *InsideClimateNews*, entre 2002 et 2012 aux États-Unis, seuls 5% des fuites ont été détectées par les systèmes informatiques, 22% ont été rapportées par le public et 62% par des employés qui se trouvaient là par hasard. Même pour les fuites de grands tonnages (plus de 160 000 litres), pourtant réputées plus faciles à détecter, 80% sont passées sous le radar!

SYSTÈMES DE DÉTECTION

Il ne faut pas s'attendre à une meilleure situation avec Énergie Est, à en croire Richard Kumprewicz, président d'Accufacts, une firme américaine de consultants en oléoducs: «Je doute que leur système de détection, même s'il est conforme aux règles canadiennes, sera en mesure de détecter des fuites», explique-t-il. «Cela créé une illusion de sécurité qui, dans les faits, n'existe pas. Les oléoducs de l'Amérique du Nord sont encombrés de systèmes de détection qui génèrent beaucoup trop de fausses alertes, et quand vous en avez une vraie, elle est ignorée.» Au Michigan en 2010, il avait fallu 17 heures au transporteur Enbridge pour confirmer un déversement dans la rivière Kalamazoo, les multiples alarmes lancées par son système de détection ayant toutes été négligées. Résultat: 3,3 millions de litres de bitume dilué s'étaient écoulés. Bref, il s'agira d'ouvrir l'œil, et le bon.

Même là ou l'oléoduc ne traverse pas de cours d'eau, son emprise sur le paysage reste problématique. À la frontière du Nouveau-Brunswick, la Zone d'exploitation contrôlée (ZEC) Owen — vaste territoire de chasse de 615 km² — tente depuis deux ans de diversifier son offre au-delà de la traditionnelle chasse à l'orignal, ajoutant à son arc la randonnée pédestre et bientôt le canot-kayak. Pourtant, jamais son directeur général Danny Beaulieu n'aurait pu imaginer qu'elle servirait également un jour de lieu de transit pétrolier.

Au printemps 2015, des arpenteurs sont venus entamer des études préliminaires sur le tracé d'Énergie Est, rasant au passage un long couloir dans la forêt. L'oléoduc traversera la ZEC sur douze kilomètres, ce qui implique de déboiser un couloir de soixante mètres de large pour la construction, puis une emprise permanente de trente mètres au sein de laquelle aucun arbre ne sera toléré.

TransCanada prévoit aussi d'installer une station de pompage, ajoutant ainsi à ses exigences une clairière déboisée de trois cents mètres de diamètre. Des bouleversements qui ne plairont certainement pas aux quelque 700 chasseurs de la ZEC. «Les chasseurs dérangés voudront changer d'endroit», craint M. Beaulieu. La ZEC étant seulement gestionnaire des terres publiques, elle n'a pas son mot à dire sur le projet.

Quittant les rives du Temiscouata, nous entrons au Nouveau-Brunswick, une des «provinces pauvres» du Canada, où le projet trouve davantage d'appuis qu'au Québec. C'est le cas à Grand-Sault, une ville de 5700 habitants surtout connue pour ses majestueuses chutes de septante mètres de hauteur. En 2014, pas moins de 50 000 visiteurs sont venus les contempler, une manne touristique qui a contribué pour près de 40% à l'économie locale, selon le maire Richard Keely. Pourtant, la municipalité n'a pas bronché en apprenant que l'oléoduc Énergie Est traverserait un affluent du fleuve Saint-Jean, juste en amont de sa cascade. Elle s'est même déclarée favorable au projet. Le simple fait que TransCanada soit une «société canadienne» suffit à convaincre le maire du bien-fondé de ce projet, qui ne créera pourtant que peu ou pas d'emplois dans sa commune.

LE GARDE-MANGER DE LA BALEINE NOIRE

Un discours qui jure avec celui de la ville voisine d'Edmundston, à cinquante kilomètres en amont de la rivière Saint-Jean. Son maire Cyril Simard, géographe et amateur de vélo de montagne, s'est fait connaître lorsqu'il a forcé TransCanada à revoir le tracé de son pipeline: il passait trop près de la prise d'eau de sa ville et ses 16 000 habitants.

Selon un sondage paru en octobre 2014, les Néo-Brunswickois étaient plus nombreux que les Québécois à donner leur appui au projet, mais c'était avant le déversement de mai 2015 à Santa Barbara, en Californie, où près de 400 000 litres de brut se sont échappés à la suite de la rupture d'un oléoduc. C'était aussi avant que le géant pétrolier Irving — dont les installations serviront de terminal maritime au *pipeline* — se fasse épingler pour avoir passé sous silence une vingtaine de «situations d'urgence» depuis 2012, dont un déversement de 477 000 litres en avril 2014.

Alors, les regards se tournent de plus en plus vers la Baie de Fundy, connue pour ses marées parmi les plus hautes au monde. Si le projet Énergie Est va de l'avant, on estime qu'une centaine de pétroliers par an viendront s'approvisionner en bruts de l'Ouest au terminal d'Irving à Saint-John. Or, la baie est reconnue comme le garde-manger estival de la baleine noire de l'Atlantique Nord, l'un des cétacés les plus menacés de la planète.

Les marées de Fundy sont si hautes qu'on en ressent les effets jusque dans le fragile écosystème des marais de la rivière Kennebecasis, à cinquante kilomètres au nord. D'une superficie de 20 km², ces marais abritent une faune impressionnante, incluant le balbuzard, le pygargue à tête blanche, le rat musqué, le vison, la loutre... et même l'anguille, qui vient y vivre après son éclosion aux Bermudes. Or, le tracé d'Énergie Est traverse la rivière à cinq kilomètres en amont: une véritable épée de Damoclès pour cet écosystème qui vibre au rythme des marées.

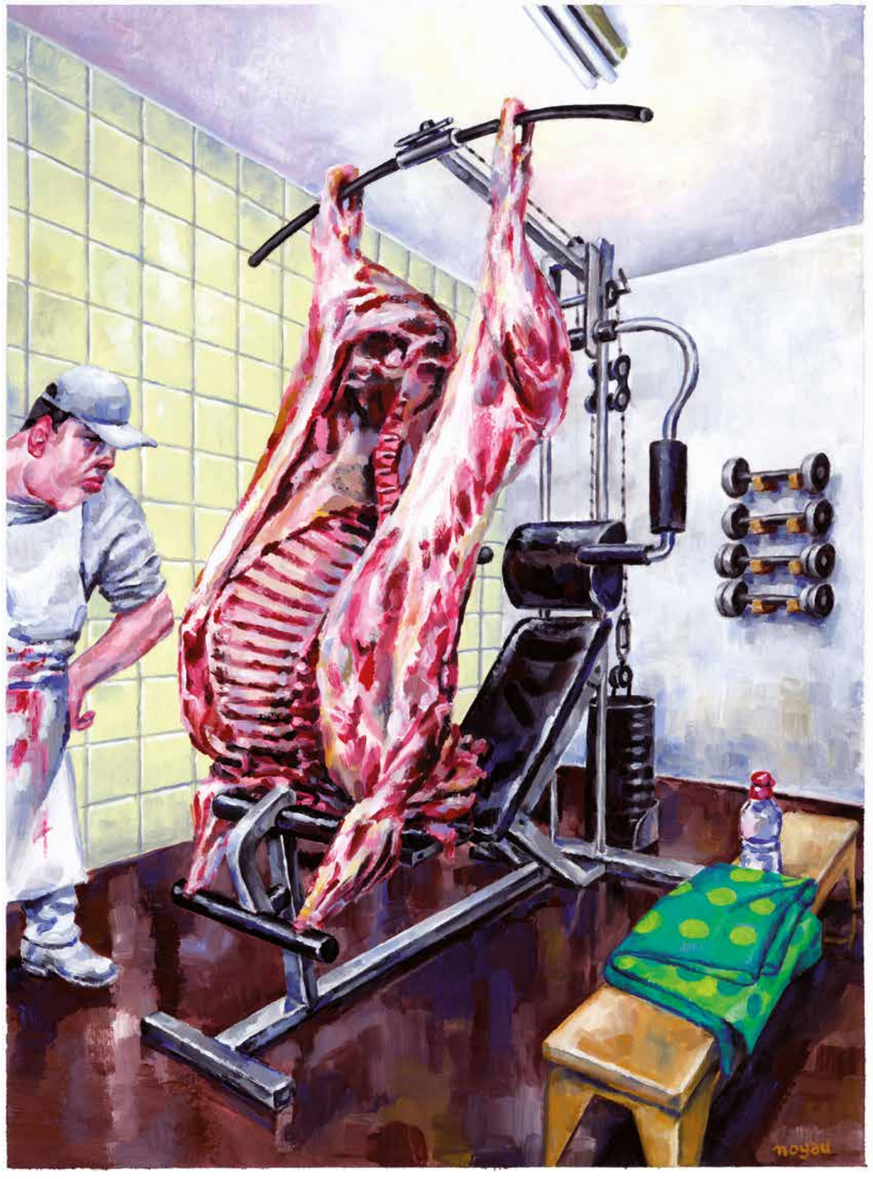
Rafe Hooper, teint halé et chevelure argent, en parcourt les eaux depuis plus de trente ans, offrant aux touristes des excursions de canot-kayak. «Dans le système hydrique, une nappe de pétrole descendrait, puis remonterait, et ainsi de suite pendant plusieurs jours», redoute M. Hooper. «S'il y a un risque quelconque qu'un accident se produise, alors [le projet] ne devrait pas se faire.» Un avis largement partagé.

Énergie Est se heurte à l'opposition croissante des communautés locales et des groupes environnementaux, mais aussi à de nombreuses municipalités. Sous la pression de l'opinion publique, TransCanada à déjà dû abandonner l'idée de construire un terminal pétrolier à Cacouna, dans le Bas-Saint-Laurent, lieu de reproduction des bélugas du Saint-Laurent. L'entreprise a également repoussé la mise en service de son oléoduc de 2018 à 2020. Au Québec, en juin 2015, la grogne populaire a obligé le gouvernement provincial à lancer sa propre étude environnementale, même si, en théorie, c'est au gouvernement fédéral de Stephen Harper, farouche promoteur du pétrole albertain, que reviendra le dernier mot. En pratique toutefois, le blocage politique de Keystone XL et de Northern Gateway démontre qu'il y a des limites à enfoncer des oléoducs dans la gorge des populations.

1. Partie du littoral alternativement couverte et découverte par la mer. Au Québec, l'estran est appelé batture.

NOUVEAU BRUNSWICK, OCTOBRE 2014. SURPLOMBANT LA RIVE EST DU PORT DE SAINT-JOHN, LA RAFFINERIE IRVING, LA PLUS IMPORTANTE DU CANADA, POURRAIT SERVIR DE TERMINAL ET AUGMENTER LE TRAFIC MARITIME DANS LA BAIE DE FUNDY, UN ÉCOSYSTÈME PRISÉ DES BALEINES.

© VALÉRIAN MAZATAUD / AGENCE HANS LUCAS



FITNESS

MINIATURES

PLAIDOYER POST-MODERNE POUR UN RETOUR AU CLAIR-OBSCUR

En vérité, l'habitation du corps est à la fois permanente et passagère. Et ce qui trouble cette habitation, c'est qu'on y est toujours à cheval entre avoir son corps et l'être. Ni tout à fait l'un, ni vraiment l'autre. Pour exprimer ce dilemme en termes plus crus, pour ne pas dire grossiers, lorsque je bande, qui donc est ce je qui bande? Moi? Pour une prostituée, la chose ne fait aucun doute. Mais les réponses que ces professionnelles fournissent aux troublantes questions de l'existence ne sont pas forcément les meilleures.

D'autant qu'à ce que je crois, elles se demandent rarement, par exemple, qui est responsable, au juste, de l'érection, disons, d'un monument public. Évidemment, elles sont loin d'être seules à errer dans le brouillard de ce qui nous tient lieu de monde. Elles y sont même régulièrement accompagnées par des sociologues, ne me demandez pas pourquoi. De fait, pour toute une série de problèmes pourtant primordiaux, force est de constater que les lumières de la Raison ne nous éclairent pas. En l'occurrence, leur secours serait même plutôt défaillant.

Sans vouloir adopter à tout prix une pose par trop passéiste, on peut tout de même regretter qu'historiquement, le règne des Lumières ait succédé à celui du clair-obscur bien aimé des peintres de la Renaissance. C'est que tout en ce monde est loin d'être aussi clair qu'on le prétend, et qu'on le voudrait pourtant. Ainsi cet homme qui soudain franchit l'imposte et martèle allègrement de ses talons le trottoir de mon esprit, de quel droit prétendrais-je savoir où il va? Tout au plus pourrais-je émettre une ou deux hypothèses, parfois contradictoires mais pas nécessairement, sur les raisons qu'il s'imagine avoir de faire ce qu'il fait.

Mais qu'en sait-il au juste? Et si lui-même ne le sait pas, mais persuadé à tort, croit seulement le savoir, qu'est-ce que j'en saurais, moi? Outrecuidance, voilà ce que je dis. De l'ancien français cuider, «croire». Car le littérateur, sa tare, c'est de croire souvent au-delà de ce qu'il sait. Croire au-delà, c'est son outrance à lui. Au fond, il n'a pas assez de fierté pour être humble. Non, croyez-moi, perché sur cette branche-là, pour chanter juste, à saine distance du tronc commun, il vaut mieux être imaginatif que croyant. Tranchons-en alors, c'est dans les mares imaginaires que le vrai crapaud copule.

BERNARD SCHLURICK

LES PAGES DE L'ÉTÉ

© CHARLOTTE JULIE / 2015

Dans *Illska, le Mal*, l'écrivain islandais Eiríkur Örn Norddah part à la recherche des avatars modernes d'Hitler et Mussolini. *pages 14 et 15*

En cherchant Majorana d'Étienne Klein, *Le Principe* de Jérôme Ferrari et *Évariste* de François-Henri Désérable raniment trois génies des sciences, et à travers eux interrogent le rapport de l'homme à sa volonté de puissance. *pages 16 et 17*

«Ménagère», «latrines», «vache à romans», sont quelques uns des noms donnés à George Sand par des écrivains de son temps. Pourquoi a-t-on pu insulter à ce point une des plus grandes signatures de l'histoire de la littérature française? *pages 20 et 21*

Considéré souvent comme le maître spirituel de Hitler, Wagner a contribué à alimenter le chaudron d'antisémitisme porté à ébullition par la culture allemande. Il reste à savoir s'il existe un lien de causalité entre ses œuvres, ses écrits et l'élaboration de la «solution finale». *pages 22 et 23*

En image, un choix de lectures proposées par la rédaction.

JE SUIS (TOUJOURS) PARTOUT

Si le nazisme et le fascisme sont morts avec Hitler et Mussolini alors leurs avatars leur ont survécu et se sont démultipliés. Un écrivain islandais, Eiríkur Örn Norddah s'est mis en tête de les débusquer dans son dernier livre, véritable objet littéraire non identifié. Entretien.

PAR WILLIAM IRIGOYEN

EIRÍKUR ÖRN NORDAHL: «LE FASCISME EST UNE MACHINE DONT LE CARBURANT EST LE SIMPLISME. (...) UNE CHOSE ME FRAPPE DANS LA PRESSE: LA PLACE DE LA CULTURE EST DE PLUS EN PLUS RÉDUITE.» © JPV / ARCHIVES

Sur les photos, Eiríkur Örn Norddahl a des airs de dandy. Sans doute est-ce dû au port du chapeau qui, sous ces latitudes, n'a plus vraiment cours. Peut-être l'est-il davantage en Islande où il est né en 1978. En ce début d'été 2015, il débarque à Paris pour présenter son dernier livre. L'homme ne semble pas perdu dans la capitale française. Son sourire donne à penser qu'il éprouve une véritable joie d'être ici, dans les locaux de Métailié qui a eu l'excellente idée de publier la traduction de son dernier livre, *Illska, le Mal*[1], le premier en français.

Résumer *Illska, le Mal* est on ne peut plus simple: Agnes est la petite amie d'Omar mais couche aussi avec Arnor, un fasciste d'aujourd'hui que la simple idée de mixité fait vomir. Interpréter ce livre, en revanche, est autrement plus difficile. Car il mélange savamment l'histoire de ce ménage à trois, la persécution des Juifs dans la Lituanie des années quarante et de nombreuses réflexions particulièrement savoureuses sur le populisme de droite, novlangue diplomatique pour qualifier le néofascisme, voire le néonazisme. Un roman, certes, mais avec la dimension d'un essai qui prend la parole.

«Ici le texte, Nous sommes le texte? Je vais vous parler en long et en large du Troisième Reich. Ne fermez pas le livre», lit-on dès les premières pages. C'est dit: il sera donc question de ce fameux ordre noir initialement prévu pour durer mille ans. Et ce texte parlera de l'affrontement avec les héritiers de cette idéologie. Sans oublier d'égratigner la société qui, après avoir recyclé l'extrémisme de droite, semble aujourd'hui incapable d'empêcher sa propagation. Pourquoi? D'abord parce qu'elle est trop sur la défensive. Ensuite, parce que les populistes eux-mêmes ont un vrai talent: celui de s'adapter à toutes les situations. Enfin, parce que les journalistes ont joué avec les crânes rasés et ont commis l'erreur de chercher à les faire passer pour ce qu'ils n'étaient pas. Enfin pas seulement.

«À chaque fois qu'il est question des «racistes», on sélectionne invariablement un imbécile incapable de s'exprimer — auquel on confère un caractère d'exception dans la société, laquelle claironne n'être ni raciste ni incapable de s'exprimer», écrit l'audacieux Eiríkur Örn Norddahl qui, page après page, montre comment nous en sommes arrivés là. Nous avons laissé faire, laissé dire, sous prétexte que «jusqu'ici, tout va bien». Et puis nous nous sommes réveillés avec ce que nous connaissons aujourd'hui: l'extrémisme qui gangrène l'Europe. Et nous, nous n'avons pas su voir l'horreur dans sa totalité, aveuglés que nous étions par notre cartésianisme.

Eiríkur Örn Norddahl écrit: «Les nazis étaient de fervents passéistes, mais ils étaient également fascinés par le progrès technique, ils étaient à la fois nature et acier, à la fois extermination systématique et assassinats de masse chaotiques, ils administraient des médicaments homéopathiques d'une main et gazaient de l'autre, se plongeait dans l'étude de l'astrologie et de la tactique militaire, la numérologie et la graphologie – ils étaient à la fois un parti de droite et de gauche.» En d'autres termes, nous, la société, avons été et continuons d'être aveugles. D'où cette impossibilité à tirer des leçons. Nous avons laissé les champs intellectuels en friche et avons permis à d'autres le soin de planter les graines de l'horreur.

Les professionnels de l'information ne les relèvent jamais, préférant passer leur temps à montrer les divergences entre leaders d'extrême droite en Europe, présents ou passés (Jean-Marie Le Pen, Pia Kjærsgaard, Geert Wilders, Jörg Haider), alors qu'ils devraient plutôt insister sur ce qui les rapproche. Et Eiríkur Örn Norddahl de constater, navré: «C'est ridicule de consacrer tout ce temps et cette énergie à des palabres et à des chiures de mouche.»

Illska est un appel à une vigilance constante. Il nous invite à guetter les moindres traces de l'extrémisme. Il nous pousse à montrer plutôt qu'à dissimuler. Parce que rien ne vaut la lumière même si, comme le rappelle l'auteur: «Il est écrit dans le Talmud: vous ne voyez pas le monde tel qu'il est. Vous le voyez tel que vous êtes.» Montrer, expliquer, dénoncer. Voilà notre triple mission. Sinon, à nouveau, cela se terminera mal. Les déterministes n'attendent que cela. Il appartient à chacun d'entre nous de leur donner tort.

Eiríkur Örn Norddahl, comment *Illska, le Mal* est-il né?

Eiríkur Örn Norddahl: Je suis parti de l'image suivante: vous voyez des gens. Ces gens vous regardent à leur tour. Puis, vous vous voyez en train de les regarder, etc. La question centrale de ce livre est la suivante: comment percevez-vous les gens? Comment percevez-vous la façon dont ces derniers vous perçoivent à leur tour? Et, inversement: comment ces gens perçoivent-ils la façon dont vous les percevez? À chaque étape, il y a un élément nouveau. Au final s'installe la paranoïa.

Qui est vraiment Agnes?

Une Islandaise avec des racines lituaniennes. Sa famille, composée de bourreaux nazis et de victimes juives, a vécu dans une ville qui porte les traces de l'holocauste. Elle est complètement obsédée par cette histoire.

Une fois achevée la lecture de votre livre, j'ai eu l'impression de verser dans la paranoïa, à voir le nazisme partout, y compris dans la langue que je parle. Pensez-vous cela vous-même?

Il est partout. Durant l'écriture de ce livre, j'ai appris qu'un mouvement néo-nazi d'obédience chrétienne avait fait sien ce symbole qu'on appelle le triskèle. Quand j'habitais encore en Islande, dans une ville de 150 000 personnes, je voyais ce dessin un peu partout. Mais ce n'est pas tout. Petit à petit, j'ai commencé à voir fleurir des slogans néo-nazis dans différentes localités. Pourtant, je n'ai jamais vu qui que ce soit griffonner de la propagande nazie sur un papier. À l'époque, il m'est arrivé de me demander quelle identité inscrire sur ma boîte aux lettres. Pourquoi? Parce que ma femme, qui a des racines finlandaises mais est de nationalité suédoise, s'appelle Nadia. Vous savez, il y a toujours des esprits malveillants. Je sais que c'est de la pure paranoïa mais je sais aussi que des gens peuvent chercher à intimider, quand ce n'est pas plus.

Votre livre est-il politique?

Je me méfie des «romans politiques». Et pourtant, c'était bien mon intention. Avec l'idée de narrateur ayant une présence forte, qui interpelle le lecteur.

N'est-ce pas plutôt le livre qui parle au lecteur?

Oui. Le livre comme objet rhétorique, qui émet un avis auquel il est impossible de s'opposer. Autre idée de départ: écrire un texte où la manipulation politique soit impossible.

***Illska, le Mal* se situe-t-il à la frontière du roman et de l'essai?**

Je le crois tout à fait. Et ce mélange me plaît. J'aime les essais parce qu'ils se placent sur le registre de l'honnêteté, s'adressent directement à votre cerveau. Le roman, lui, va plutôt chercher l'émotion.

Pourquoi Agnes est-elle attirée par Arnor qui hait tellement les étrangers?

Parce qu'elle n'a jamais rencontré quelqu'un se revendiquant de cette idéologie d'extrême-droite. C'est une première. Pour elle, le fasciste Arnor est un personnage qui incarne l'histoire. Remarquez, Agnes n'a pas rencontré non plus de Juifs. Il y en a tellement peu en Islande. En fait, c'est comme si ce personnage féminin faisait des recherches archéologiques. Arnor, lui, a une véritable obsession des Juifs. C'est la première fois qu'il voit quelqu'un porter en lui, dans son sang, cette identité-là. Qui plus est, une femme. C'est une «attraction» mutuelle.

Votre livre pointe une caractéristique de la société moderne: l'utilisation de périphrases. On dit aujourd'hui «populisme de droite» pour «extrême droite», «néo-fascisme», voire «néo-nazisme». En faire des synonymes, n'est-ce pas dangereux?

Vous savez, on qualifie certains responsables politiques de «socialistes» ou «sociaux-démocrates». Pourtant, ces derniers n'ont souvent qu'un rapport très lointain avec leurs ancêtres. Soyons donc méfiants. En tout cas, il est sûr que le fascisme et le nazisme n'ont pas connu de réelle fin. Et que leur rhétorique de haine et de peur est toujours bien réelle.

Dans *Illska, Le Mal*, les journalistes en prennent pour leur grade. Quelle responsabilité portent-ils dans la propagation d'une telle idéologie?

Attention, je n'attaque pas les journalistes mais les montre dans certaines situations que je juge plutôt comiques. Mais je suis conscient que certains jouent avec ce qui peut fasciner, avec les clichés. À mon sens, le journalisme devrait questionner notre époque et être dans une démarche culturelle. Ceci dit, nous sommes tous responsables de cette propagation.

Les journalistes ne devraient-ils pas complexifier le monde plutôt que de chercher à le simplifier, appauvrissant ainsi l'esprit critique et livrant la langue à des extrémistes?

C'est exactement ce que je pense. Le fascisme est une machine dont le carburant est le simplisme. On le voit dans l'actualité récente avec la forte poussée de partis d'extrême droite aux dernières élections en Finlande et au Danemark qui se mettent ainsi au diapason d'autres pays. Une chose me frappe dans la presse: la place de la culture est de plus en plus réduite, il y a toujours plus d'article «légers». Les journaux risquent de tout perdre, à commencer par leurs lecteurs. C'est le début de la fin.

Dans votre livre, vous dénoncez aussi cette attitude qui consiste à insister sur les différences entre partis fascistes en Europe alors qu'il faudrait, au contraire, montrer leurs convergences. Quelle est, là encore, la responsabilité des journalistes?

Elle est grande. En même temps, soyons honnêtes: de moins en moins de gens ont envie de s'abonner à des titres réputés sérieux, qui font le pari de la complexité. Et pourtant, il y en a en Europe. Aujourd'hui, on veut des articles pour dire que tout va bien.

Votre livre est-il la preuve que notre société ne sait pas comment combattre l'extrémisme?

Il m'est très difficile de répondre à cette question. En tout cas, je peux dire que nous n'avons pas retenu les leçons du passé.

Avons-nous seulement osé les bonnes méthodes avec l'extrême droite?

Nous avons gommé ses symboles les plus manifestes: les bottes en cuir, les leaders vociférants. Du coup, sont apparus des gens beaucoup plus «respectables», mais en apparence seulement. Surtout en Europe occidentale, d'ailleurs. Ce qui est très fin puisque c'est la seule solution pour bien «vendre» cette idéologie. À vrai dire, je ne sais pas si, en France, Marine Le Pen, une fois arrivée au pouvoir, exterminerait des gens. J'espère bien que non. Mais certaines décisions prises font que, déjà, aujourd'hui, des gens meurent. Regardez ce qui se passe en Méditerranée avec les migrants. Nous sommes tous responsables de ce cycle infernal de violence et de mort. Même si nous n'appuyons pas nous-mêmes sur la gâchette.

Si un de ces leaders d'extrême droite arrivait au pouvoir dans mon pays, me conseilleriez-vous de m'exiler en Islande, sachant que, là-bas, je serais étranger?

Nous n'avons pas de gens comme ça pour l'instant en Islande. Mais l'actuelle équipe au pouvoir ne nous mène pas dans la bonne direction. Nous avons maintenant des migrants, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. Mais ils sont blancs. Ça aide. En revanche, nous n'avons pas de demandeurs d'asile. Tous les dix ans, nous acceptons... seize réfugiés. C'est absolument ridicule. Donc mon conseil: «N'allez pas en Islande.»

Les migrants blancs sont invisibles. Cela change-t-il quelque chose?

Tout. J'ai lu une enquête récente qui donnait la conclusion suivante: quand l'immigration visible est présente autour de vous vous allez avoir une attitude positive. Mais si vous vous en éloignez, vous allez avoir plutôt tendance à voter pour l'extrême droite.

Vous avez sans doute un jour entendu cette phrase: «Je ne suis pas raciste mais.» Ce «mais» prouve-t-il qu'en fait, vous l'êtes?

Ce que je peux dire c'est que le racisme infecte tout le monde: vous à qui je parle en ce moment, les migrants, moi... Cette phrase que vous relayez dit une chose intéressante: on veut être raciste mais on n'ose pas. Dans certains pays, comme la Suède, on peut l'être mais pas ouvertement, et pas en public. En revanche, au Danemark on peut, sans aucun problème, exprimer sa haine des étrangers. Les Danois aiment le débat public, la parole libre.

Une parole libre, y compris pour dire des choses affreuses?

Oui. D'ailleurs, quand mon livre est paru au Danemark, j'ai dit: «Si j'étais raciste, je viendrais m'installer dans ce pays... Si j'étais Somalien, j'irais plutôt en Suède.»

* *Je suis partout* était le titre d'un hebdomadaire français qui a soutenu la collaboration avec l'occupant nazi et fait preuve d'un antisémitisme virulent; son rédacteur en chef Robert Brasillach a été condamné à mort à la Libération pour intelligence avec l'ennemi et fusillé le 6 février 1945.

1. Eiríkur Örn Norddahl, *Illska, Le Mal*, traduit de l'islandais par Eric Boury, Éditions Métailié, 2015.

PARTENARIAT

«La science, comme la poésie, se trouve, on le sait, à un pas de la folie»

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme», la formule de Rabelais est connue. Elle pourrait éclairer *En cherchant Majorana* d'Étienne Klein, *Le Principe* de Jérôme Ferrari et *Évariste* de François-Henri Désérable qui raniment trois génies des sciences et à travers eux interrogent le rapport de l'homme à sa volonté de puissance. PAR **CHRISTINE MARCANDIER** MEDIAPART

En 1918, dans *L'Esprit nouveau et les poètes*, Guillaume Apollinaire écrivait: «Tant que les avions ne peuplaient pas le ciel, la fable d'Icare n'était qu'une vérité supposée. Aujourd'hui, ce n'est plus une fable. (...) Je dirai plus, les fables s'étant pour la plupart réalisées et au-delà c'est au poète d'en imaginer des nouvelles que les inventeurs puissent à leur tour réaliser.» Poètes et scientifiques ont cet «esprit nouveau» en partage: découvrir des formes, inventer des mondes, les cartographier, les rendre possibles. Ces deux univers que l'on a tendance à opposer — sciences dures vs. sciences molles — s'enrichissent mutuellement, comme le montrent trois romans récemment parus qui ont tous pour centre de rayonnement un mathématicien ou physicien, l'un de ces inventeurs dont la matière et les chiffres sont la page blanche.

C'est en quête de l'un de ces chercheurs d'absolu, Ettore Majorana, que part Étienne Klein, lui-même physicien et docteur en philosophie des sciences. Leonardo Sciascia avait déjà publié *La Disparition d'Ettore Majorana* (1975, réédité en 2012 chez Allia), construisant un «roman policier philosophique» (son sous-titre) autour de la vie brève de ce génie, disparu mystérieusement à l'âge de 31 ans, sur un navire postal reliant Naples à Palerme, en mars 1938. Suicide? Enlèvement? Disparition volontaire? Nul ne le sut et ainsi se construisit une légende. Du fait divers, Sciascia faisait une fable, une réflexion sur la science comme don de seconde vue mais aussi puissance néfaste, volontairement refusée par Majorana «qui avait calculé avec une exactitude mathématique sa façon de disparaître», par refus (visionnaire) des bombes nucléaires.

«PRÉSENCE FANTOMALE»

Le livre d'Étienne Klein est dans le prolongement de celui de Sciascia, cité et commenté dans son propre texte. Pour lui aussi Majorana, au-delà d'être un théoricien fulgurant», incarne une époque: il dit «l'Italie des années vingt, au moment où la physique venait d'accomplir sa révolution quantique et de découvrir l'atome», ouvrant «grand les portes de l'ère nucléaire», mais aussi l'Europe en train de basculer dans le fascisme et le nazisme. Dans sa «singularité pure», sa vie brève, Ettore Majorana est de ces êtres qui interrogent nos certitudes, il est «insaisissable», fascinant et sa «présence fantomale» justifie une enquête, via documents, archives, notes et voyage sur ses traces. Mais, Étienne Klein le raconte, il manque renoncer: plus il croit rassembler d'éléments, plus le mystère s'épaissit. Jusqu'à ce jour de 2012 où il reçoit un mail du neveu de Majorana, lui aussi prénommé Ettore, lui aussi chercheur et physicien, comme lui «ettorelogue».

Dans ces pages, les particules élémentaires, forces nucléaires et antimatière sont romanesques, la physique y est exploration du virtuel (le vide et le plein, l'invisible), à la fois « langage » et quête de «quelque inaccessible arrière-monde». Klein décrit une vie consumée à étudier, travailler, noircir «des pages et des pages de calculs arrachées à l'insomnie». Il ne recule pas devant les épisodes les plus noirs de cette courte vie (le rapport au nazisme, à la question juive) et interroge «ce nom (qui) sonne d'abord comme le surgissement d'une absence», via cette disparition qui «est tout à la fois, ou au choix, une application vivante et sicilienne du théorème d'incomplétude de Gödel, une élévation du principe d'indétermination d'Heisenberg au rang d'absolu, une métaphorisation de la dialectique de l'être et du non-être au travers du corps d'un physicien peu ordinaire».

Majorana énonce et rassemble Évariste Galois ou Werner Heisenberg. Évariste Galois justement sujet et objet du roman de François-Henri Désérable, autre vie brève puisque le «mathématicien de génie» mourut en duel à 20 ans. L'écrivain construit une forme d'hypothèse biographique — «on est réduit à imaginer», «tout cela n'est qu'une hypothèse bien entendu». Dans ce livre qui tient, aussi, du roman historique, l'auteur entrechoque passé et présent dans des allers-retours ironiques, adressés à une «mademoiselle», pour construire le roman d'un nom: on le prénomma Évariste, du grec áristos — le meilleur. Tout est déjà écrit.» De même que «résoudre une équation, c'est trouver la valeur d'une inconnue», il s'agit de faire de cette exploration identitaire un inédit, alors que sur Évariste Gallois «on ne compte plus les essais, les biographies, les témoignages de contemporains. On ne compte plus les colloques, les mémoires, les thèses, les articles. On a tout dit et son contraire: on s'est souvent trompé».

Qui est alors Évariste? Il fut aux mathématiques ce qu'à la poésie fut Arthur Rimbaud: un Rimbaud qui n'aurait pas eu le temps de nous envoyer la Saison à la gueule; qui aurait cassé sa pipe après *Le bateau ivre*»; pour le connaître il faut refuser la légende, ce qui a été raconté et construit, aller vers une essence. Dire «le Nombre en personne», rappeler combien ses travaux — sur la théorie des groupes, les fonctions elliptiques, les radicaux – furent incompris de son temps, jugés «sabir». Trouver la musique échevelée de ces vingt courtes années en vingt chapitres, «une vie qui fut un crescendo inquiétant, tourmenté, au rythme marqué par le tambour de passions frénétiques jusqu'à l'effondrement final».

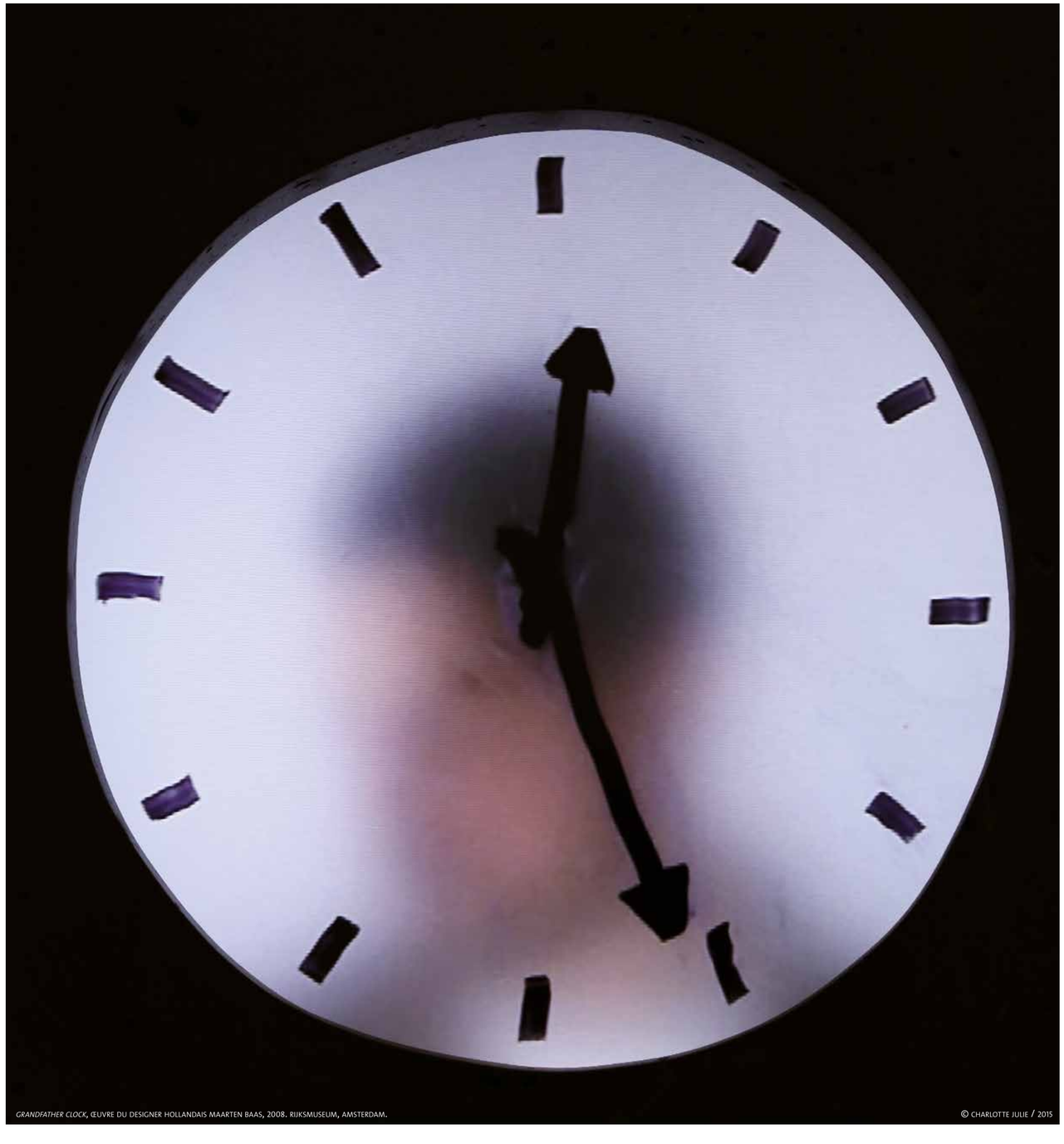
Comme Majorana les troubles du XXe siècle, Évariste Galois, né en 1811, incarne une époque troublée et orageuse, la France de la Terreur — déjà cadre de Tu montreras ma tête au peuple du même auteur — et de la Restauration, celle de la révolution de juillet 1830. Le mathématicien fut aussi une sorte d'Octave (le personnage de Musset «venu trop tard dans un monde trop vieux»), un républicain enflammé qui paya ses coups d'éclat de deux séjours à Sainte-Pélagie; lors du second, le Nombre rencontra le Verbe (Nerval) et Raspail. Lui qui travailla sur les ellipses eut une existence à la mesure de ses travaux, son épitaphe en témoigne, «brillant éclat, dans l'effroi de la tempête, enveloppé à jamais de ténèbres». Sans doute Galois savait-il que cette nuit fiévreuse précédant le duel serait la dernière. Le jeune homme nota, en marge de son testament de théories corrigé dans l'urgence, un poignant «je n'ai pas le temps». Il meurt peu après, des suites d'un duel, son corps est jeté dans une fosse commune.

«ENTRE MÉTAPHORE ET SILENCE»

Hypothèse au sens littéraire comme algébrique — «cet art fait de théorèmes et de propositions, de lemmes et de scories» —, vie intense d'un radical, *Évariste* est une quête. François-Henri Désérable cherche dans ce mathématicien de génie un «alphabet » du monde. Si l'écrivain avoue, non sans un second degré blagueur, ne rien comprendre aux théories de Galois, à son «mémoire sur les conditions de résolubilité des équations par radicaux qui est à l'algèbre ce que le Requiem est à la musique, la Saison du gamin des Ardennes à la poésie», il nous convainc qu'«il y avait dans le nombre une indicible harmonie, une perfection absolue, autant de poésie qu'il peut y avoir de poésie dans la poésie».

«Vous aviez vingt-trois ans»: c'est par une adresse et un chiffre que s'ouvre *Le Principe* de Jérôme Ferrari, autre tombeau d'un génie des sciences, le physicien allemand Werner Heisenberg, «vous dont le nom, perdu dans la grisaille d'une interminable bibliographie parmi tant d'autres noms allemands, ne fut d'abord pour moi que celui d'un principe étrange et incompréhensible», et cette énigme jamais entièrement levée pour le lecteur participe de la beauté magnétique de ce roman.

Heisenberg, dans ses travaux de physique atomique, est de ceux pour qui «ce qui compose la substance du monde n'est pas matériel», de ceux dont la vie elle-même ne peut être qu'hypothèses et fiction: «pour rendre compte de ce qui s'est passé, cette nuit-là, nous n'avons le choix, nul ne le sait mieux que vous, qu'entre une métaphore et le silence». Heisenberg, c'est l'Allemagne et ses complexités, ses ruines et rêves devenus cauchemars, la «dualité» et les contradictions, c'est l'atome «concentré de non-sens et d'hérésie», c'est le mal dans l'Histoire. La réponse impossible à une question posée par chacun des textes de Jérôme Ferrai, un où j'ai laissé mon âme (2010).



GRANDFATHER CLOCK, ŒUVRE DU DESIGNER HOLLANDAIS MAARTEN BAAS, 2008. RIJKSMUSEUM, AMSTERDAM. © CHARLOTTE JULIE / 2015

Le prix Nobel de physique (1932) est d'abord un homme en proie aux doutes intimes, aux aléas de l'Histoire et l'inventeur, justement, du principe d'incertitude (1927). C'est cet entre-deux du génie et de l'ombre que tente de cerner un étudiant en philosophie qui ne parvient pas à expliquer un texte d'Heisenberg, un passage de Physique et philosophie, rebuté qu'il est, déjà, par la couverture du livre dont «d'illustration d'une laideur si radicale qu'elle ne peut qu'avoir qu'été préméditée, représente un abominable polygone orangé sur fond noir comme si les éditeurs, craignant que la mécanique quantique ne soit pas suffisamment rebutante en elle-même, avaient voulu décourager par tous les moyens, y compris les plus déloyaux, d'hypothétiques acheteurs — à moins qu'ils n'aient considéré la laideur comme une indiscutable garantie de sérieux scientifique».

«SINGULARITÉ RADICALE»

C'est tout ce que n'est pas *Le Principe*, chant incantatoire et vertige qui fait de l'ambivalence un art du roman, construit sur des entre-deux. Qui était vraiment Heisenberg? Pourquoi n'a-t-il pas quitté l'Allemagne nazie en 1933? Pourquoi a-t-il participé aux recherches sur la bombe atomique? «Votre obstination ne relevait-elle pas plutôt, secrètement, de l'amour-propre ou même d'un orgueil aveugle et démesuré?»

Le «vous» par lequel Ferrari aborde Heisenberg n'est pas seulement celui de l'adresse mais d'une interpellation: une forme de procès, sans jugement, une mise en questions. À l'image des tiraillements d'Heisenberg, la prose, comme la pensée ou la vérité impossible, est «un sortilège de vitesse et de puissance, et de cruauté, de douleur et d'extase, la plaie ouverte qu'on s'acharne à creuser», le levier d'une réflexion morale, métaphysique et poétique.

Chacun de ces trois livres tient du document et de la fiction, du roman comme de la biographie, de la vie imaginaire comme du double portrait en miroir: Étienne Klein se raconte *En cherchant Majorana*, François-Henri Désérable, citant Pierre Michon en exergue de son livre, fait d'Évariste Galois le «Rimbaud des mathématiques», Jérôme Ferrari énonce un «principe d'incertitude » qui est une formule scientifique tout autant que romanesque. Évariste Galois, Werner Heisenberg et Ettore Majorana — tels que ces romans les saisissent — sont trois incarnations d'un même homme, génie et apprenti sorcier, capable de comprendre les plus grandes abstractions mais aussi de mener l'humanité tout entière à sa perte.

Dans leur «singularité radicale» s'énonce une même «dimension romanesque»; dans ces vies trouées, aux larges parts d'ombre, on comprend que, comme l'écrivait Patrick Deville en 2012 dans *Peste & Choléra*, «d'histoire des sciences» n'est pas «un boulevard qui mènerait tout droit de l'ignorance à la vérité (...). C'est un lacis de voies sans issue où la pensée se fourvoie et s'empêtre. Une compilation d'échecs lamentables et parfois rigolos. Elle est comparable en cela à l'histoire des débuts de l'aviation». Retour à la fable d'Icare par Apollinaire...

BIBLIOGRAPHIE CITÉE:

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE, *ÉVARISTE*, GALLIMARD, 172 PAGES.

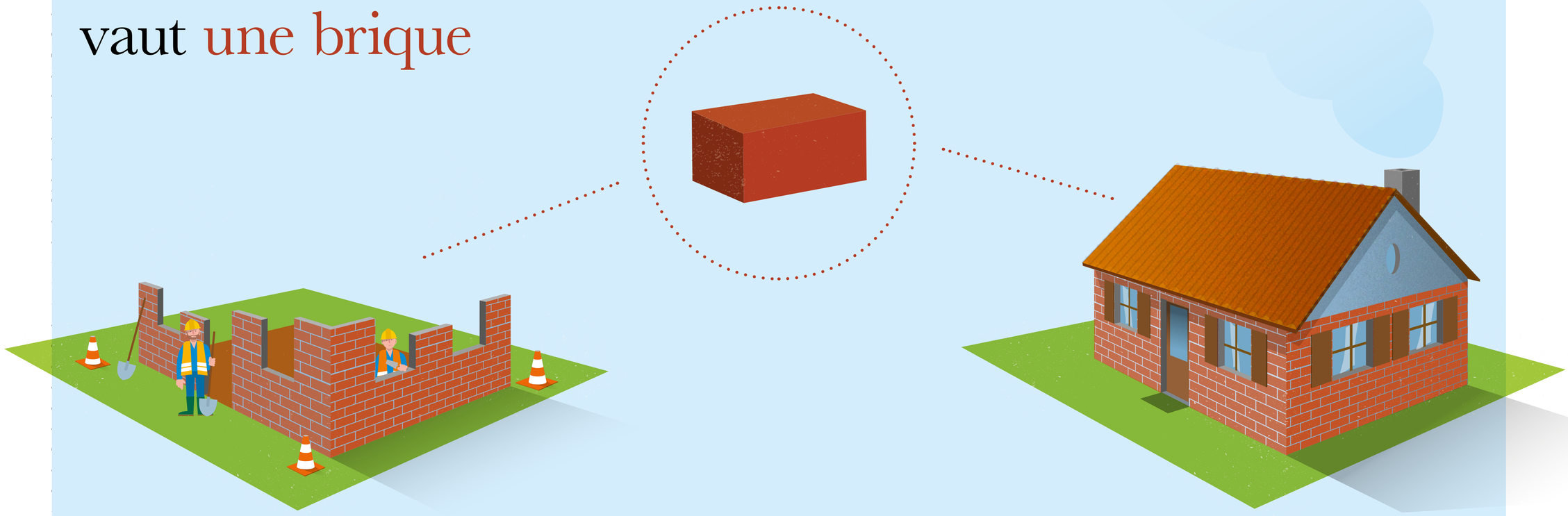
JÉRÔME FERRARI, *LE PRINCIPE*, ACTES SUD, 176 PAGES.

ÉTIENNE KLEIN, *EN CHERCHANT MAJORANA*, FOLIO, 208 PAGES.

LEONARDO SCIASCIA, *LA DISPARITION D'ETTORE MAJORANA*, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARIO FUSCOI, ÉDITIONS ALLIA, 114 PAGES.

PESTE & CHOLÉRA DE PATRICK DEVILLE EST DISPONIBLE EN POCHE, CHEZ POINTS.

À *La Cité*, un abonnement vaut une brique



LA CITÉ AUJOURD'HUI

- 24 À 32 PAGES
- FORMAT BERLINOIS
- COLLABORATEURS RÉMUNÉRÉS
- MAIS PAS DE POSTES DE TRAVAIL
- LE JOURNAL EST UN PROJET EN CONSTRUCTION

APPORTEZ VOTRE PIERRE À L'ÉDIFICE

110 CHF 1 AN
UNE BRIQUE

220 CHF 1 AN
DEUX BRIQUES / SOUTIEN

440 CHF 1 AN
ABO PILIER

LA CITÉ DEMAIN

- 48 À 72 PAGES
- FORMAT BERLINOIS, MAGAZINE OU «MOOK»
- (LES ABONNÉ-E-S CHOISIRONT LE FORMAT)
- CRÉATION DE POSTES DE TRAVAIL
- RÉDACTION PRINT & WEB
- OBJECTIF / 5000 ABONNÉS

POUR S'ABONNER

EN QUELQUES CLICS
WWW.LACITE.INFO/ABONNEMENT

PAR E-MAIL
ABOS@LACITE.INFO

PAR COURRIER
JOURNAL LA CITÉ
CASE POSTALE 1103
1211 GENÈVE 26

Illustration : www.atelierxl.com

En suivant les pas de George Sand, femme libre avant l'heure

«Ménagère», «latrines», «vache à romans», sont quelques uns des noms donnés à George Sand par des écrivains de son temps. Pourquoi a-t-on pu insulter à ce point une des plus grandes signatures de l'histoire de la littérature française?

PAR **ARNAUD GALY** ZIGZAG MAGAZINE *

Les intellectuels français aiment les débats et les polémiques sans fin. Même deux siècles après sa naissance, Georges Sand n'y échappe pas. Un seul fait reste unanimement reconnu à son propos: quelle femme! Certains hommes du XIXe siècle disaient avec dédain: «Quel homme!» Même ceux qui respectent Sand déploient des théories abracadabrantes pour justifier le talent ou l'absence de talent de leur amie. Ainsi Balzac écrivit à Mme Hanska en 1838: «C'est un homme, et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme.» Zola, lui, pense qu'elle est vraiment une femme et donc ne peut avoir de talent: «Elle est simplement restée femme, en tout et toujours.» Quant à Flaubert, il n'hésite pas à lui écrire: «Quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe?»

Que cela soit dit avec complaisance ou avec méchanceté, presque toutes les grandes signatures de l'époque jugent qu'il est inconcevable qu'une femme ait simplement du talent et de la personnalité. Reconnaissons que l'auteur a elle même cultivé l'ambiguïté et le goût de la provocation. Son nom d'écrivain est masculin, et orthographié à l'anglaise. Sachant que la vie de femme de lettres ne serait pas simple, elle a elle-même brouillé les pistes. Elle ne calcule pas, elle vit.

Quand elle aime, elle prend. Elle partage, elle quitte, elle revient, elle souffre, elle s'expose aux regards. Elle élève ses enfants, entretient des amants, fait maison à part avec son mari légitime et aime plus que tout remuer les confitures sur le feu de la cuisinière. Rien n'arrête le déroulement de la vie riche et paradoxale qu'elle mène et qu'elle s'invente jour après jour.

Avec une farouche volonté de ne jamais céder au jugement d'autrui, Sand a l'art de se mêler de ce qui ne regarde pas les femmes à cette époque, en premier lieu, la condition de la femme. George Sand ne soutient aucune thèse radicale. Elle respecte le mariage et considère que la sphère familiale est l'élément de la femme. Pourtant, elle souhaite que l'éducation hisse la femme à l'égal de l'homme. L'écrivain Sand soutient l'idée que l'éducation des femmes ou du peuple est indispensable à l'équilibre de la société. L'autre bataille de sa vie touche la condition des paysans de son Berry natal et des ouvriers des villes. Elle fréquente les milieux socialistes naissants. Elle rappellera dans «Histoire de ma vie» qu'elle est née d'une union amoureuse, et non adultère, peu orthodoxe pour l'époque entre son père aristocrate et sa mère fille du peuple.

Dans le même ouvrage, elle confesse que la lecture des œuvres de Rousseau l'a fortement impressionnée et orientée politiquement. L'industrialisation et le développement des chemins de fer écrasant la classe ouvrière finirent de la persuader d'embrasser les idées socialistes. Sand participe aux deux révolutions de 1830 et 1848. Avec fougue et utopie à la première, avec plus de recul et de sagesse à la deuxième. Elle découvre que les convictions politiques s'achètent et que les idéaux de certains se désintègrent avec le pouvoir.

À partir de 1840, elle s'implique dans les thèses socialistes et républicaines en participant à la naissance d'un journal socialiste et en écrivant des romans engagés tels que «Le Compagnon du Tour de France» ou «Le Péché de M. Antoine». L'écrivain prend la plume pour rédiger des romans destinés à éduquer le peuple et à l'occasion d'une relation épistolaire avec Marx. De Nohant, elle tente de sauver de nombreux républicains condamnés en faisant jouer son réseau d'influence parisien. Elle abandonne la vie politique en 1871, car les motivations et les actes de la Commune de Paris la déçoivent. Sand a peur que le conflit ne sépare Paris de la province. Elle ne croit pas aux révolutions brutales, et souhaite des réformes sages et progressives. George Sand a alors presque atteint l'âge de 70 ans, elle écrit son roman «Nanon» dans lequel elle condamne la violence.

Quand elle n'écrit pas, ce qui est rare, elle peint ou dessine. Dans sa petite maison de Gargilesse à 40 kilomètres au sud de Nohant, elle se laisse aller à son goût pour l'histoire naturelle. La petite maison qu'elle habite lui a été offerte par son dernier compagnon, Alexandre Manceau. Le couple lui donne le nom d'un papillon rare du sud de la France qu'ils ont trouvé dans la campagne environnante, l'Algira. George Sand vit là des moments de détente et de curiosité, entourée d'amis entomologistes ou botanistes.

Rien n'arrête sa soif de connaissance. Pourtant, elle écrit à Gustave Flaubert en 1871: «... Je suis une femme, j'ai des tendresses, des pitiés, des colères. Je ne serai jamais ni un sage ni un savant.» Toujours partagée entre ses vies multiples, elle refuse obstinément de se couper de la vie réelle, au prétexte qu'elle serait une intellectuelle côtoyant les plus brillants esprits du siècle. Sa vie parisienne ou ses escapades sur les routes d'Italie et d'Espagne ne lui font jamais oublier son fief de Nohant. C'est là qu'elle reprend des forces après chaque passage troublé de sa vie et jouit des bonheurs simples qu'elle s'offre.

Tout autour de Nohant, le lecteur assidu ou le visiteur de passage pourront retrouver les atmosphères et les lieux qui ont inspiré l'écrivain. Il n'y a pas un château, pas une rivière ou une clairière qui ne soit attaché à un roman. L'ombre de la «Petite Fadette» plane sur les chemins des forêts de hêtres, les champs résonnent encore des cris des champis[1] et la «Mare au diable» n'en finit pas de jeter ses sortilèges. Il serait stupide de dire que rien n'a changé depuis le milieu du XIXe siècle, pourtant le Berry semble figé dans le temps.

Ainsi on peut découvrir les fresques romanes de l'église de Vic. L'écrivain usa de son influence auprès de son confrère Prosper Mérimée — inspecteur général des monuments historiques — pour faire classer et restaurer ce riche patrimoine religieux. À quelques kilomètres au nord de Nohant, le village et le château de St-Chartier sont aujourd'hui le théâtre des Rencontres internationales de Luthiers et de Maîtres sonneurs.

Chaque année en juillet des centaines de musiciens et de luthiers venus du monde entier perpétuent l'ambiance décrite par Sand dans «Les Maîtres sonneurs». À Verneuil-sur-Igneraie on découvre le château du Coudray, du XVe siècle ou George rencontra Jules Sandeau, dont elle pris le diminutif du nom comme nom d'écrivain.

Un peu plus loin, à Mers-sur-Indre, on peut encore s'asseoir autour de la fameuse «Mare au Diable». L'eau y est stagnante, les arbres morts l'entourent et une croix est plantée dans le fond vaseux. Prenez le livre dans votre poche et lisez quelques pages, appuyé contre un arbre. L'expérience peut sembler puérile, pourtant il est émouvant d'imaginer qu'un écrivain célèbre se tenait là, 150 ans auparavant, et inventait un récit connu de tous aujourd'hui.

Tout près on retrouve les décors de «François le Champi» et «Le Meunier d'Angibault»: sur la commune de Montipouret, le moulin d'Angibeau, toujours en activité, accueille plusieurs fois par an des fêtes traditionnelles sous la bienveillance de la Dame de Nohant. Naturellement le lieu central reste Nohant. La maison et son jardin sont ouverts toute l'année. Il y règne toujours une atmosphère de respect et de souvenir. Ce n'est jamais pesant, simplement romantique.

* Partenaire de *La Cité*: www.zigzag-francophonie.eu

1. Enfants abandonnés ou bâtard ou laissés à eux-mêmes.

LÉGENDES DES PHOTOS:

PAGE 20
EN HAUT: DES MOINDRES RECOINS DE LA MAISON,
LA DAME OBSERVE LES VISITEURS...
EN BAS: UN BUREAU, UNE PLUME, UNE BIBLIOTHÈQUE,
CONTEXTE DE CRÉATION AU CŒUR DU BERRY RURAL.

PAGE 21
EN HAUT: *LA MARE AU DIABLE*, L'AUTHENTIQUE? QU'IMPORTE!
EN BAS: UNE CÉLÉBRATION TOTALE; REMARQUABLEMENT
MISE EN SCÈNE...
... ET POURTANT, UNE TOMBE SOBRE, RESPECTUEUSEMENT
VISITÉE PAR LES AMOUREUX SECRETS

© ARNAUD GALY

Wagner a-t-il introduit un principe actif dans le poison nazi?

Considéré souvent comme le maître spirituel de Hitler, le grand compositeur a contribué à alimenter le chaudron d'antisémitisme porté à ébullition par la culture allemande. Il reste à savoir s'il existe un lien de causalité entre ses œuvres, ses écrits et l'élaboration de la «solution finale». Pierre-André Taguieff livre de précieuses clefs. PAR MAURICE-RUBEN HAYOUN*

Wagner a-t-il été d'une manière ou d'une autre une sorte de maître à penser d'Hitler, au point de l'influencer dans son génocide planifié du peuple juif? Deux tendances apparaissent. L'une prétend que l'auteur de toute cette mythologie musicale germanique n'avait rien à voir avec l'hitlérisme et que sa judéophobie — largement partagée par d'innombrables secteurs de la population allemande au cours de la seconde moitié du XIXe siècle — faisait partie du *Zeitgeist* (mentalité de l'époque). L'autre entend établir un rapport incontestable de cause à effet entre les écrits théoriques de Wagner et l'antisémitisme racial et génocidaire des nazis. Dans son ouvrage, *Wagner contre les juifs* (Berg International, 2014), Pierre–André Taguieff a subtilement évité cet écueil dès son titre puisqu'il parle d'un Wagner contre les juifs. Sans plus.

L'antisémitisme wagnérien est incontestable. Encore faut-il en définir la nature. Wagner a indubitablement cherché à montrer, voire à prouver que la germanité était inconciliable avec la judéité. Et ce triste débat a connu un prolongement après la mort (en 1888) de Wagner, dans la revue pangermaniste *Kunstwart*, en 1912, entre Moritz Goldstein et Ernst Lissauer, le premier se voulait partisan de l'affirmation de l'identité juive tandis que l'autre — auteur du tristement célèbre chant de haine contre l'Angleterre (*Haßgesang gegen England*) — optait résolument pour une fusion, une disparition des juifs au sein de l'ethnie allemande.

Le trait le plus caractéristique de l'antisémitisme de Wagner et de sa chère épouse Cosima est et demeure l'ambiguïté, voire l'ambivalence. Celles-ci éclatent dans toute leur négativité lorsque le maître et son épouse croient déceler en un juif bien défini moins de défauts rédhibitoires que ceux dont ils ont décidé d'affubler tous les autres... Le cas du chef d'orchestre juif, Hermann Lévi, de surcroît fils de rabbin, est éloquent, puisqu'il fut choisi pour diriger *Parsifal*. Il y a aussi le cas d'un autre proche de Wagner, Neumann, son impresario, l'un des principaux architectes de Bayreuth (il se disait même que c'étaient eux, les juifs, qui avaient construit le mythe de Bayreuth où ils aimaient tant se montrer).

L'attitude face aux juifs, on l'aura compris, ne laisse pas d'être largement contradictoire, le maître oscillant entre un pseudo-désir d'être juste et de reconnaître les mérites de chacun, et cette tendance paranoïaque qui lui fait apparaître Meyerbeer comme son ennemi mortel, complotant dans l'ombre pour lui nuire et entraver sa propre ascension ainsi que la large diffusion de sa musique. Cette rivalité d'ordre professionnel joue, selon nous, un grand rôle dans le rejet presque psychanalytique du juif, et on pourrait même y ajouter les doutes que Wagner nourrissait quant à sa filiation. Déjà le livre de Katz avait accordé de longs développements aux relations de la mère de Wagner et d'un ami de la famille nommé Ludwig Geyer, un acteur d'origine juive, que sa mère épousera environ moins d'un an après le décès de son époux...

Il reste que Wagner a probablement été le compositeur qui avait le plus lu et médité les ouvrages de philosophie et d'histoire publiés de son temps. Un écrivain, diplomate de son état — mais aussi auteur de théories «racialistes, notamment dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* — exerça sur Wagner une influence relativement mineure, en raison du pessimisme qui s'exhalait de ses écrits et qui se révéla incompatible avec l'idée de régénération de Wagner. Il s'agit de Joseph comte de Gobineau dont la popularité en Allemagne dépassait — et de loin — ce qu'elle avait pu être en France. J'ai pu m'y arrêter longuement dans mon livre intitulé *Renan, la Bible et les Juifs* (Arléa, 2009). Ce fut tout de même Wagner qui parla à Schemann de Gobineau dont il allait devenir le traducteur et le grand propagandiste en Allemagne.

Pierre-André Taguieff mentionne dans *Wagner contre les juifs* (page 118) une expression, le «wagnéro-gobinisme», qui me paraît fondamentale. Elle exprime bien le retentissement prodigieux du fameux *Essai sur l'inégalité des races humaines* en Allemagne. Mais j'avoue ne pas avoir compris pour quelles raisons précises, le rôle de corrupteur, de menace – même biologique — contre le peuple allemand, fut dévolu au juif. On ne se rend pas immédiatement compte du caractère dévastateur des formules de certains penseurs allemands contemporains, comme par exemple le grand historien nationaliste Heinrich von Treitschke; ce dernier, empêtré dans une violente controverse avec son alter ego juif, Heinrich Grätz, avait écrit dans les *Annales Prussiennes* une phrase dont il ne soupçonnait nullement l'horrible retentissement: *Die Juden sind unser Unglück* (Les Juifs sont notre malheur).

WAGNER À LA RECHERCHE DE L'*URVOLK* PERD

Comme pour Wagner, chez qui l'on trouve sans peine des formules tout aussi condamnables, on ne saurait affirmer que von Treitschke savait quel usage sanguinaire les nazis feraient de ses formules, moins de quatre décennies plus tard... Bien que ces deux hommes, le musicien et l'historien, aient livré le creuset où s'élaborèrent tous ces ressentiments antisémites, on ne peut pas, sauf à tordre la vérité historique, leur imputer la paternité de l'extermination des juifs d'Europe.

Pierre-André Taguieff passe au crible une analyse de Théodore Wiesengrund-Adorno qui impute à Wagner un rôle décisif dans l'extermination physique des juifs; l'auteur signale aussi, cependant, que vers la fin de sa vie, le grand universitaire de Francfort sur le Main reconnaissait devant ses fidèles étudiants qu'il n'avait pas observé une distance critique suffisante pour juger objectivement de cette affaire. Il y a, c'est incontestable, cette terrible phrase terminale qui conclut *La juiverie dans la musique: sombrer!* Mais Wagner ne fut pas le seul à penser ainsi: j'ai souvenance d'une lettre que Rahel Varnhagen (qui finit par se faire baptiser) a adressée à son frère où elle lui recommandait de «tuer le juif en nous...» Je trouve Rahel bien plus violente que Wagner qui, lui au moins, n'est pas né juif, même si des doutes sérieux subsistent quant à sa réelle filiation.

Comme Wagner a su se frayer un chemin en direction des riches et des puissants qui l'ont adulé et statufié à Bayreuth et ailleurs, on omet souvent de rappeler qu'il fut, dans sa jeunesse, un authentique romantique révolutionnaire et qu'il participa au soulèvement de Dresde; il dut même fuir cette ville en 1849, après avoir fait de l'agitation aux côtés d'un révolutionnaire autrement plus célèbre, Mikhaïl Bakounine... Mais de 1849 à 1871, Wagner avait fini par choisir son camp, celui des forces de la restauration et du conservatisme. Il avait dû affronter la misère pendant quelques années et cette épreuve avait suscité en lui une profonde aspiration: pouvoir se procurer tout ce dont il avait besoin. Il suffit de relire les lignes échangées avec le roi Louis II de Bavière pour s'en convaincre. Il aspirait à devenir un musicien, un artiste d'État, être pensionné dès son plus jeune âge!

Et dans cette quête éperdue d'un bonheur matériel stable, Wagner a considéré que la «juiverie», comme il aimait la nommer, était un obstacle sur son chemin. Ce qui explique que son pamphlet *La juiverie dans la musique* n'est nullement une improvisation ni une œuvre de circonstance, mais une véritable profession de foi, un témoignage crucial de sa *Weltanschauung* (vision du monde). Cette judéophobie, cet antisémitisme imprégnait largement, comme on l'a déjà relevé, l'air du temps, le *Zeitgeist*. Même du côté juif, on pouvait lire les déclarations grinçantes d'un Henri Heine qui n'hésitait pas à maudire la vallée du Nil d'où les enfants d'Israël ont pu s'enfuir pour survivre jusqu'à son époque. Pour parachever sa volonté de délégitimer le peuple juif, réputé peuple élu, Wagner n'hésite pas à faire du peuple allemand le peuple originel, l'*Urvolk*, une idée déjà utilisée par Fichte dans le *Discours à la nation allemande*.

Mais l'aspect le plus inquiétant et qui pouvait augurer de la suite, à l'insu de son auteur probablement, concerne l'affirmation du caractère indélébile des traits juifs (*jüdische Merkmale*). Certains antisémites allaient jusqu'à assurer que même la conversion n'y changerait rien. Si l'on pousse un tel raisonnement jusqu'au bout de sa logique criminelle, on aboutit à l'extermination pure et simple.

Cependant, on ne trouve pas une telle déclaration explicitement énoncée dans l'ensemble de l'œuvre de Wagner. Mais on est conduit à se poser la même question: pourquoi un tel acharnement? Une telle obsession? Certes, Wagner a pu avoir des concurrents juifs Giacomo Meyerbeer, Jacques Offenbach) mais cela justifiait-il une telle attitude? À près de vingt ans d'intervalle, cette monomanie n'avait pas pris une seule ride, bien au contraire, elle s'affirmait avec toujours plus de force. L'historien des idées Hans Mayer rappelle que l'Allemagne de cette époque, en gésine d'un sauveur, voulait voir dans tout artiste créatif et inspiré, un sorte de génie, de sauveur ou de prophète, porteur d'un idéal quasi-messianique. Il n'est pas exclu que Wagner se soit senti investi d'une telle mission. Héros et prophète de l'Allemagne et de son génie insurpassable qu'il incarnait pleinement, quiconque se dressait sur son chemin devenait son ennemi et *eo ipso* celui de l'Allemagne dans son ensemble!

Le grand compositeur était animé d'un énorme ressentiment et éprouvait tant de sentiments de frustration. Ainsi, après son échec retentissant à Paris, il envisagea, d'après le journal intime de sa femme Cosima, de demander à Bismarck d'écraser Paris sous les obus de son artillerie, voire même de brûler la capitale française qui faisait figure de grande pécheresse à ses yeux... vouloir annihiler toute une métropole au motif exclusif qu'elle n'avait pas fait honneur à l'un de ses drames musicaux! Wagner n'avait probablement jamais feuilleté le livre de Jonas qui exhale son dépit lorsque le Seigneur refuse d'annihiler Ninive et tous ses habitants. Wagner a-t-il été influencé dans son antisémitisme par les courants philosophiques irriguant l'Allemagne de son époque? C'est quasi certain et la phrase de Georges L. Mosse selon lequel *l'antisémitisme allemand fait partie de l'histoire intellectuelle allemande* recouvre, hélas, une triste réalité.

Le problème auquel on tente d'apporter une réponse est, on se le rappelle, le suivant: quel fut l'apport spécifique, individuel et originel de Wagner à l'antisémitisme allemand en général et dans quelle mesure a-t-il fourni des arguments (ou des munitions) à la Shoah? Certains ont voulu voir en Wagner le père spirituel d'Hitler, mais il s'agit là d'un saisissant raccourci que les historiens les plus réputés et les plus fiables ont — à juste titre — refusé de valider. Taguieff consacre à cette problématique son chapitre le plus long et le plus nourri. On y rencontre un Wagner, certes, fidèle à ses idées mais qui refuse de signer une pétition publique d'une ligue antisémite par trop voyante et bruyante, redoutant peut-être des conséquences qu'il pourrait regretter par la suite. Mais cette retenue n'est pas du tout un retrait, l'homme reste fidèle à ses idées développées dans *La juiverie dans la musique*, tant en 1850 que dix-neuf années plus tard.

Il convient de ne pas oublier les effets pervers de la grande crise économique qui suivit les fameuses *Gründerjahre* (les années de fondation de l'unité allemande) de l'ère bismarckienne; et là aussi, les juifs devaient jouer le rôle de bouc-émissaire (*Sündenbock*) puisqu'on voyait en eux, soit les instigateurs de la dépression, soit ceux qui en tiraient le plus grand profit.

Plus tard, lorsque le spectre de la Grande guerre se profila avec une insistance toujours plus grande sur l'Europe, les partis et les journaux antisémites désignèrent les juifs comme les vrais responsables, les organisateurs de ce complot ourdi contre l'Allemagne avec la complicité active des grandes puissances, la France et l'Angleterre. Du coup, lorsque sonna l'heure de la défaite, les juifs se retrouvèrent une fois encore sur le banc des accusés. Erich Ludendorff, le généralissime allemand, n'hésite pas à écrire dans un ouvrage paru en 1921 que la juiverie internationale (*Das Weltjudentum*) est responsable de la défaite de l'Allemagne. Les forces armées allemandes estimaient avoir été trahies par l'arrière alors qu'elles tenaient bon au front. D'où la fameuse légende du coup de poignard dans le dos (*Dolchstoßlegende*).

On s'appuya, pour ce faire, sur les *Protocoles des sages de Sion*. Même Hitler s'y réfèrera dans *Mein Kampf* en s'en prenant violemment aux juifs. Le Führer stigmatisait le bolchevisme juif tandis que d'autres clouaient au pilori le rôle des juifs dans le système capitaliste. Leur action politique dissolvante (certains d'entre eux dirigeaient la social-démocratie allemande, voire des mouvements d'extrême gauche) avait fini par causer la perte de la patrie allemande. Au fond, on finit toujours par retrouver le même raisonnement: le juif, élément étranger, inassimilable, inéliminable, étranger nulle part et partout chez lui, dissout petit à petit l'identité germanique de l'Allemagne et mutile gravement l'âme de son peuple.

À la suite de spécialistes israéliens, Taguieff nous livre d'intéressants commentaires sur la fluidité terminologique des antisémites allemands de l'époque, et notamment de Wagner lui-même. Comme le discours antisémite est tout sauf cohérent (même lorsqu'il n'est pas dépourvu d'une certaine logique délirante interne) ses partisans font preuve involontairement d'un certain éclectisme, ce qui complique d'autant la définition même de leur haine anti-juive: est-ce un racisme biologique, la conviction que les juifs sont définitivement un élément étranger inassimilable ? Est-ce que la solution de la question juive ne pouvait être que la solution finale (*Endlösung*)?

La question ne se laisse pas trancher facilement. Existe-t-il vraiment une lien direct entre Hitler, Rosenberg, Houston Stewart Chamberlain et Wagner qui serait la base de ce monstrueux montage? Au fond, c'est là toute la question car même Wagner ne répugnait pas, à l'occasion, à emprunter à la terminologie de l'antisémitisme biologique. Ne dit-il pas à maintes reprises, et dès les premiers lignes de *La juiverie dans la musique*, que la seule présence — physique — d'un juif dans son entourage suscitait en lui un sentiment de rejet et de malaise?

Ce wagnérisme a-t-il influencé Hitler ? On a du mal à tirer cela au clair, car l'adolescent Hitler avait bien assisté à des représentations de Wagner dans sa ville de province et en 1923 il reconnaîtra qu'il fut immédiatement conquis par un maître qui savait, mieux que tout autre, parler à l'âme allemande. Ayant conquis le pouvoir, le Führer instrumentalisera les drames musicaux avec le redoutable concours d'un grand spécialiste de la propagande comme Joseph Goebbels.

On lit en page 228 de l'ouvrage de Taguieff, dans une déclaration de Wagner (*Connais-toi toi-même*), une phrase qui se retrouve, sous une forme très proche, dans *Mein Kampf* d'Hitler: Wagner parle de *l'exemple le plus étonnant de permanence raciale que l'histoire mondiale ait jamais produit*... Hitler, quant à lui, évoque le plus fort et le plus persistant instinct de conservation de ce peuple (*der stärkste Selbsterhaltungstrieb dieses Volkes*)… Le Führer s'est simplement contenté de paraphraser sa source wagnérienne!

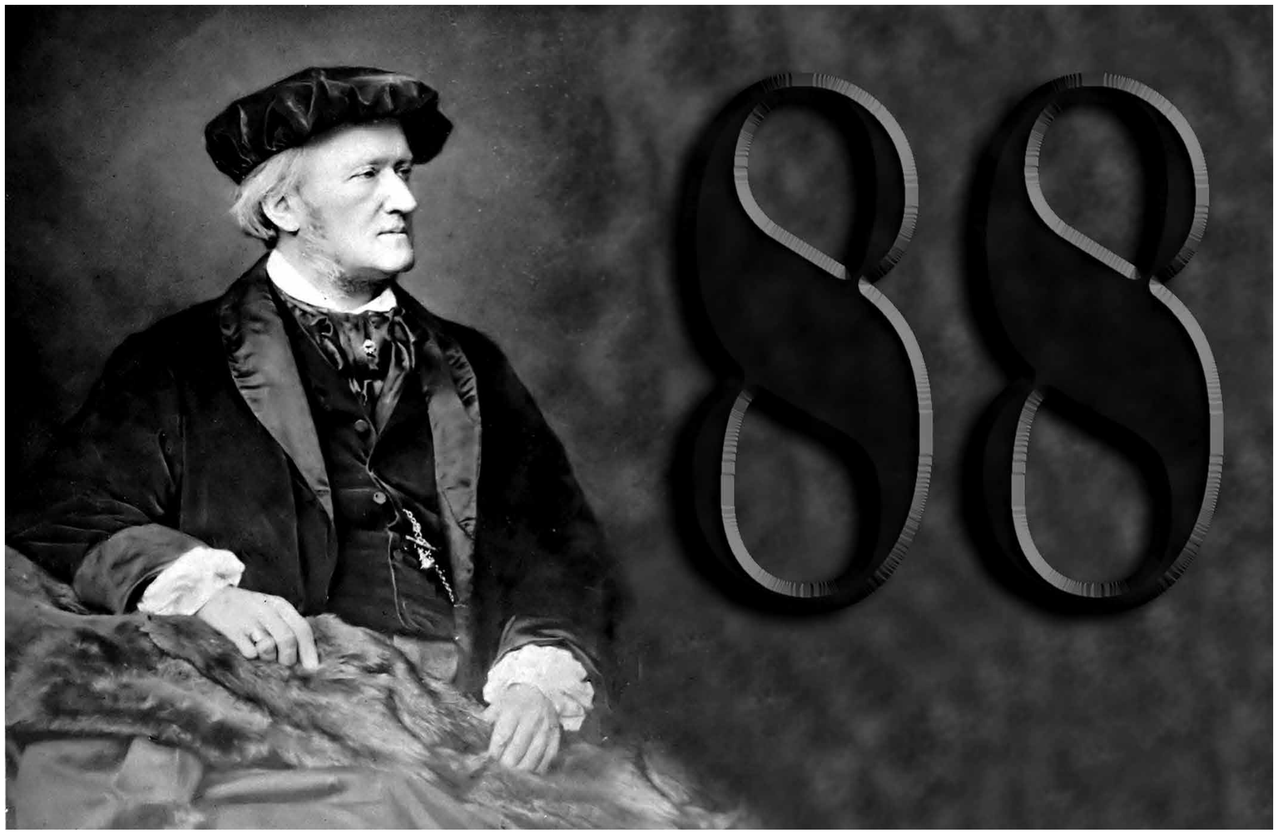
Il y a Wagner et il y a le wagnérisme car il est indéniable que le gendre et le thuriféraire du musicien, Chamberlain, a infléchi sa pensée politique dans le sens souhaité par les nazis. Il serait donc en majeure partie responsable de la nazification à la fois de l'œuvre et des idées de son idole. Mais il y a plus: le cas Wagner est insaisissable, même s'il a proféré des phrases qui, dûment nazifiées, ont conduit à une apocalypse. On appréciera les deux dernières phrases de Pierre-André Taguieff qui parle de la tache indélébile de l'antisémitisme sur l'œuvre de Wagner tout en ajoutant que *cette série de paradoxes nous donne matière à penser.* Jacob Katz allait dans le même sens en écrivant à la fin de son ouvrage, Le cas Wagner: *Wagner sitzt zu Gericht über Wagner* (Wagner comparaît devant lui-même, devant sa conscience), s'il en avait vraiment une.

LE RÔLE CAPITAL DES ÉCRIVAINS JUDÉO-ALLEMANDS

On ne doit pas omettre de souligner l'importance qui revient à l'ouvrage d'Alfred Rosenberg, *Le mythe du XXe siècle*, paru en 1930 et où l'auteur tresse des couronnes à Wagner dont il fait l'interprète le plus accompli de la race nordique-germanique où les juifs n'ont aucune place et d'où ils doivent être chassés. Dans cet ouvrage, Rosenberg se fait le champion du «désenjuivement» (*Entjudung*) puisque, selon lui, l'Allemagne souffre de «l'enjuivement» (*Verjudung*).

À la lecture de tels syntagmes dont la seule langue allemande semble avoir le secret, on peine à en croire ses yeux! Quand on pense à tous ces écrivains judéo-allemands qui érigèrent les plus beaux monuments de la littérature et de la philosophie allemandes et qui firent de cette langue le medium linguistique le plus influent de l'Europe de l'entre-deux-guerres, on se demande quelle maladie a bien pu s'abattre sur ces gens. Ignoraient-ils la *Lorelei* de Henri Heine ou les *Schwarzwälder Dorfgeschichten* (Contes villageois de la Forêt-Noire) de Berthold Auerbach, un petit-fils de rabbin, qui avait même songé, un temps, marcher sur les traces de son grand-père?

Un rapide coup d'œil sur les textes de Wagner, excellemment traduits et très bien annotés, montre que notre homme pensait les juifs et les Allemands dans des catégories strictement antinomiques. Ceci est particulièrement criant dans la lettre à Madame Marie Mouchanoff et dans le texte intitulé *Modernes*, ce dernier me rappelant le texte désespéré de Moritz Goldstein (*Kunstwart* 1912) où l'on pouvait lire cette phrase que même Wagner ne renierait pas: *Nous autres juifs gérons le patrimoine culturel d'un peuple qui nous dénie le droit de le faire.*



RICHARD WAGNER DANS UN MONTAGE PHOTO RÉALISÉ PAR © ALBERTO CAMPI / 2015

* Maurice-Ruben Hayoun est professeur des universités (Strasbourg, Bâle, Heidelberg), auteur de nombreux ouvrages sur la philosophie juive, notamment médiévale, la philosophie arabo-andalouse et l'histoire des idées.

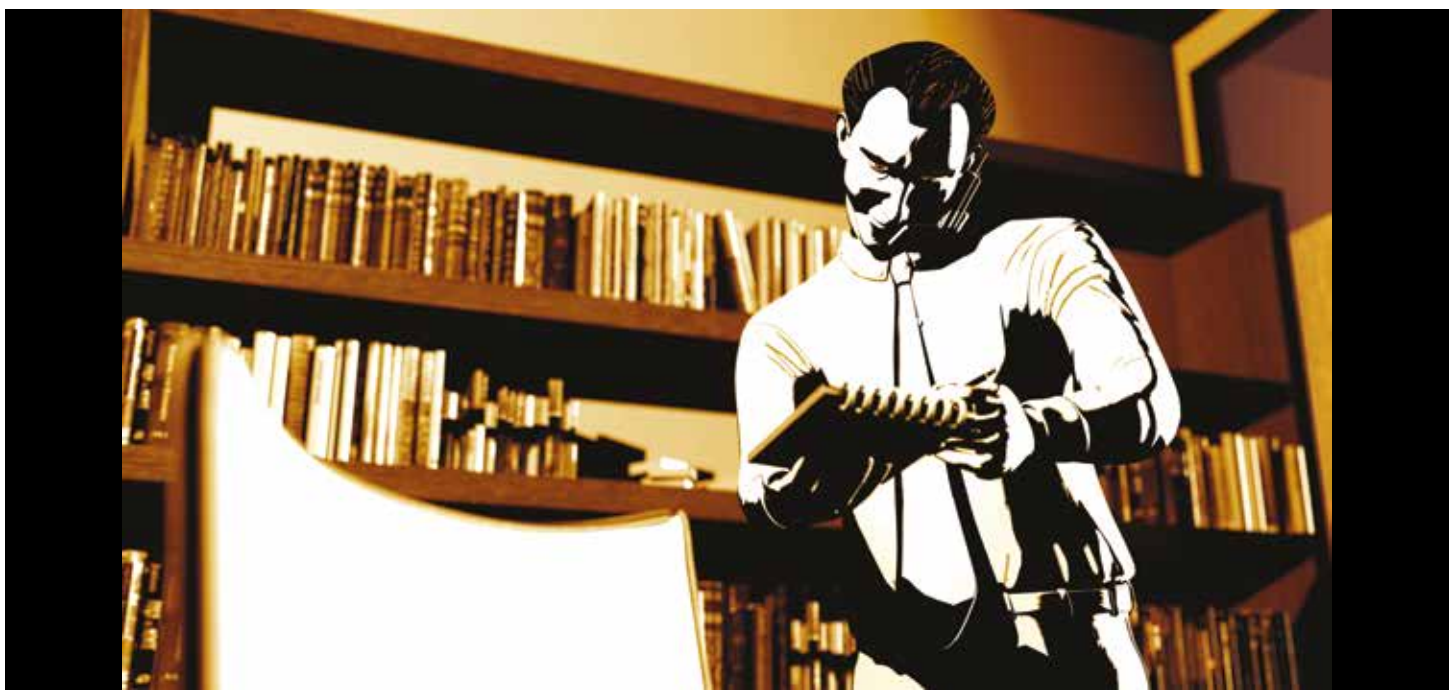
Animation et archives, un bon mélange pour raconter la réalité

Les réalisateurs Frank Garbely et Juan José Lozano ont présenté, en première internationale au Festival du film et Forum international sur les droits humains (FIFDH) de Genève, en mars dernier, deux œuvres engagées. Elles utilisent des techniques originales de narration qui ont séduit cinéastes, critiques et public depuis le succès de «Valse avec Bachir», réalisé en 2008 par Ari Folman. Regards croisés. PAR LUISA BALLIN

1977. L'enlèvement à Paris de Luchino Revelli-Beaumont fait la «une» des médias. Ancien gérant de Fiat en Argentine, il est, au moment de son rapt, directeur général du groupe Fiat France. Le rapt a été commis par un groupuscule prétendument révolutionnaire composé d'Argentins.

2015. Des zones d'ombre subsistent: crime crapuleux ou affaire d'État et d'intérêts nationaux? Comment briser l'omerta et illustrer le calvaire d'un homme meurtri, tant par sa captivité que par le silence des autorités françaises — à l'époque de la présidence de Valéry Giscard d'Estaing — et le mutisme des hauts dirigeants de Fiat à Turin? Frank Garbely a choisi l'animation pour son documentaire *L'Enlèvement*, coproduit par la RTS, d'après l'enquête du journaliste Juan Gasparini.

«Comme il était impossible de placer une caméra dans la cellule ou dans la tête de Revelli-Beaumont, l'animation était la forme idéale pour raconter cette l'histoire», explique Garbely. «La captivité du prisonnier et les images qu'il avait en tête se sont transformées en une sorte de monstre. Après sa libération, Revelli-Beaumont est resté prisonnier de ce monstre. J'ai demandé à Zoltan Horvath de dessiner avec exactitude ce que



je voulais montrer. L'animation permet au spectateur de suivre le récit sans être dérangé par des éléments externes. Elle offre aussi un effet de surprise».

Surprendre, en conjuguant animation et archives réelles, c'est également le pari réussi par le cinéaste suisse d'origine colombienne Juan José Lozano, grâce à *Sabogal*, coréalisé avec Sergio Mejia. Produite par la télévision colombienne, cette série de treize épisodes de 24 minutes chacun met en scène Fernando Sabogal, avocat défenseur des droits humains, dans ses enquêtes sur la violence et la corruption au plus haut niveau dans la Colombie des années 2000.

«Nous avons voulu créer un *Sabogal* animé. Venant du documentaire, Sergio Mejia et moi avons constaté qu'il était difficile d'arriver dans les villages avec un documentaire ou de le sortir des cercles universitaires trop élitistes pour la majorité des Colombiens. Nous avons opté pour l'animation afin de toucher un public plus vaste et plus jeune. *Sabogal* est inspiré des histoires croisées de vrais avocats travaillant sur de vrais crimes, nous avons donc ajouté des images d'archives», précise Juan José Lozano.

Le personnage de *Sabogal* est plus vrai que nature. Magie de la fiction, audace de l'animation. «Même s'il s'agit de l'histoire authentique de la Colombie et que ces images d'archives ont déjà été vues à la télévision, nous voulions placer le spectateur dans un monde différent pour le déstabiliser un peu. La forme d'animation que nous avons choisie, un peu rude et âpre, est destinée à susciter dans le public un certain état d'esprit qui lui permet de recevoir des choses nouvelles. Qu'une télévision d'État ait accepté de financer un produit qui parle de crimes d'État pour un budget de 700 000 francs suisses, prouve que la Colombie évolue», constate Juan José Lozano.

L'originalité des œuvres de Garbely et de Lozano est d'avoir introduit des images d'archives qui ont renforcé l'impact d'une animation réussie. «Pour que l'histoire soit crédible, les gens doivent connaître les sources de ce qui est dit. L'animation, accompagnée de photos d'archives était une manière élégante de travailler», estime Frank Garbely.

«Luchino Revelli-Beaumont, que j'ai longuement interviewé et qui témoigne à l'écran, reste profondément meurtri par le souvenir de sa captivité. Le traumatisme s'est transformé en un monstre qui a pu être dessiné. Car si Revelli-Beaumont avait simplement dit qu'il possédait un monstre dans sa tête, cela aurait paru ridicule et son récit aurait perdu sa dimension dramatique. Ce film est devenu un document. Revelli-Beaumont voulait laisser une trace de ce qu'il a vécu et de ce qui s'est réellement passé», déclare Frank Garbely.

Si les avis de Garbely et de Lozano convergent sur l'importance de l'animation, leur regard sur l'impact des images d'archives diverge. «Elles peuvent donner une signification autre que celle voulue au départ car une photo peut véhiculer plusieurs messages et donner un autre sens à la réalité. J'insiste donc sur le respect des faits», affirme l'auteur de *L'Enlèvement*.

Pour Juan José Lozano, «les archives documentent et sont plutôt utilisées dans le langage journalistique. Nous avons introduit des images d'archives, non pas pour les réinterpréter, mais pour donner au spectateur une information sur ce qui s'est passé juste avant ou juste après une prise».

Le choix du dessinateur est également crucial. Les croquis correspondent-ils à ce que les deux réalisateurs souhaitaient voir reproduit à l'écran? Frank Garbely est formel: «Oui, et la technologie nous a aidés. Elle s'est développée de façon spectaculaire ces dernières années et les prix des programmes d'animation deviennent plus abordables. Le plus grand problème pour réaliser un film d'animation reste le financement. Le coût d'un film comme le nôtre varie entre 250 000 et 350 000 francs.

Garbely poursuit: «Juan Gasparini m'a raconté l'histoire de Revelli-Beaumont. Nous avons discuté de la mise en forme cinématographique. Puis j'ai travaillé avec Zoltan Horvath et son équipe. J'écrivais une partie du scénario. Zoltan me proposait des dessins. Je corrigeais. Il me demandait parfois s'il n'y avait pas une manière plus intéressante de raconter l'histoire. Ces multiples échanges nous ont permis de trouver la meilleure solution pour le film. La collaboration entre un dessinateur et un réalisateur est un travail de création passionnant, mais qui prend beaucoup du temps.»

Les techniques d'animation stimulent la créativité. C'est aussi l'avis de Juan José Lozano, mais son enthousiasme est plus nuancé que celui de Frank Garbely: «J'ai travaillé avec Sergio Mejia, mon camarade d'études à l'École de cinéma à Bogota. Photographe et chef opérateur, il a dû abandonner la caméra en raison de douleurs à l'épaule. Il s'est formé à l'informatique, s'est rendu en Argentine pour y apprendre les techniques d'animation. Puis, Meija est revenu à Bogota pour y créer le studio 3da2; nous avons développé le projet de *Sabogal* ensemble.

Mais ce ne fut pas de tout repos, ajoute Lozano: «Nous avions une contrainte, à savoir boucler le projet de la série télévisée en une année. Nous avons donc choisi une technique d'animation, certes coûteuse, mais qui nous a permis d'aller vite en travaillant en 3D avec une centaine de personnes dans cinq studios différents. J'ai trouvé ce procédé pénible et industrialisé. À Bogota, j'arrivais le matin au studio, je voyais une partie d'une scène par Skype — le dessinateur vivant à Buenos Aires — puis on m'envoyait une nouvelle scène qui était dessinée dans une autre ville colombienne. Tout était fragmenté, presque sans âme. Si les conditions de travail avaient été différentes, j'aurais sans doute plus apprécié le procédé, car c'était presque une usine.»

Cette technique d'animation a-t-elle bridé la créativité de Juan José Lozano? «J'ai surtout appris qu'il était impératif de préparer beaucoup de choses en amont... Mener une investigation journalistique, trouver les images d'archives, assurer le montage des images d'archives avec mon épouse, écrire le scénario. Ce n'est qu'après ce processus que l'animation a commencé à se mettre en place. Je devais donc être très organisé. Je suis content du résultat. *Sabogal* est une étape pour un prochain long métrage.»

EN HAUT:
IMAGE EXTRAITE DU DOCUMENTAIRE INTITULÉ *SABOGAL*, DU NOM DE L'AVOCAT DÉFENSEUR DES DROITS HUMAINS QUI A ENQUÊTÉ SUR LA VIOLENCE ET LA CORRUPTION DANS LA COLOMBIE DES ANNÉES 2000.

EN BAS:
IMAGE EXTRAITE DU DOCUMENTAIRE *L'ENLÈVEMENT*: LUCHINO REVELLI-BEAUMONT, PDG DE FIAT-FRANCE, EST RAMENÉ À SON DOMICILE PAR SON CHAUFFEUR. QUELQUES MINUTES PLUS TARD, IL SE FERA ENLEVER EN PLEIN CENTRE DE PARIS.